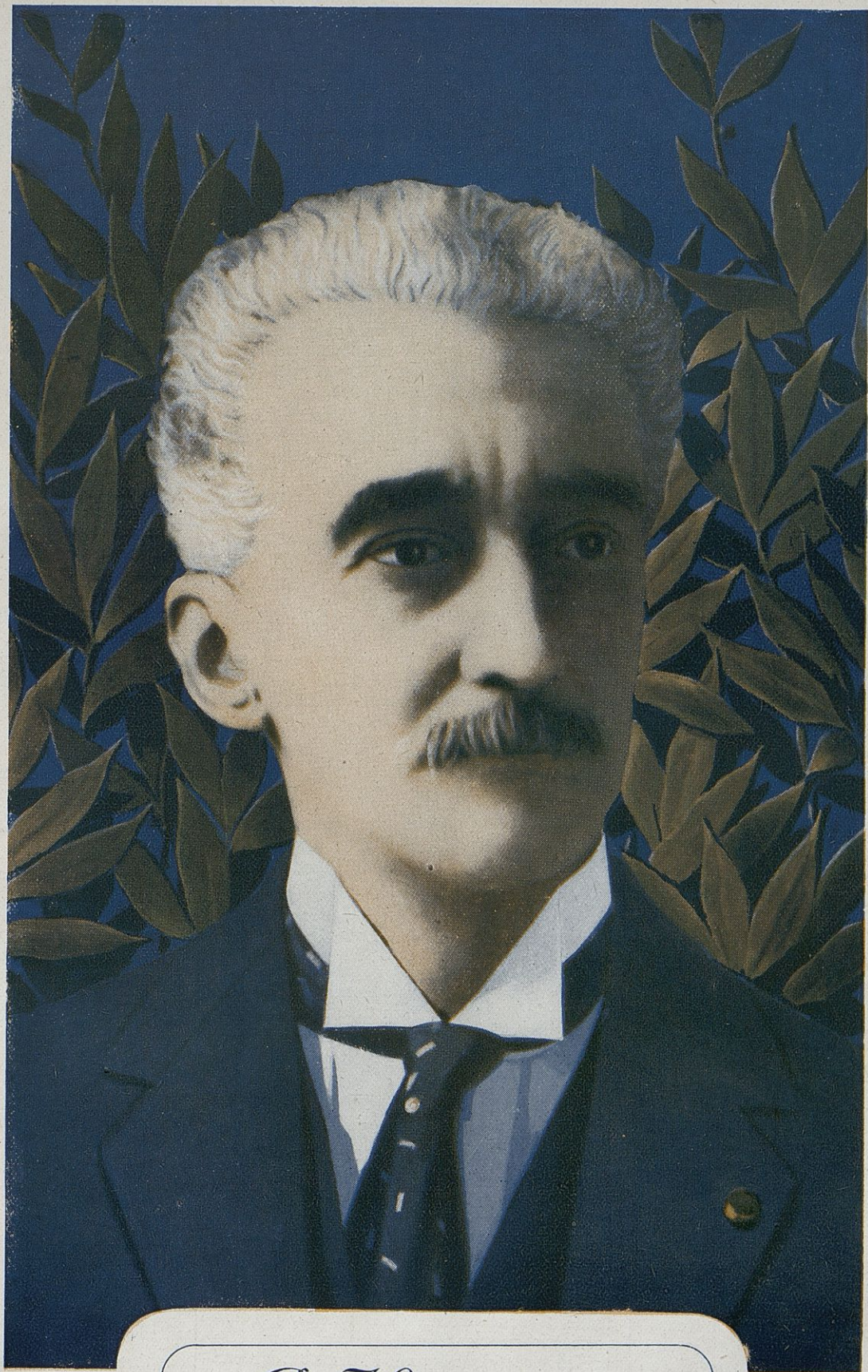


6^e Année. — N° 231.

Le numéro : 40 centimes.

20 Mars 1919.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2. 4. 6
boulevard Poissonnière
PARIS.

J. Hymans

MINISTRE des AFF^{RES} ÉTRANG^{RES} de BELGIQUE

Abonnement p^r la France: 20 fr.

Abonnement p^r l'Etranger: 30 fr.

F°P54



1X (Suite).

Montal sursauta. Les malheureux ! Allons, il n'y avait plus à hésiter. Il éleva le singe à bout de bras, lui criant, comme s'il pouvait comprendre :

— Hardi, vieil enfant, grimpe là-haut, toi l'arboricole, et tends-nous la perche, c'est-à-dire...

Brusquement il tomba à la renverse dans l'eau. Le singe avait compris et, d'une brusque détente des jarrets, il s'élançait vers la lumière d'en haut, faisant perdre l'équilibre à Montal dont les épaules lui avaient servi de tremplin.

Maintenant il était accroupi au bord du trou, son gros museau grimaçant dans la lumière, telle une guivre de cathédrale. Il regardait son sauteur déjà redressé, la tête dégouttante d'eau limoneuse, et il y avait dans son regard une grosse pitié affolée.

— Très bien, lui lança Montal, mais il s'agit maintenant de m'aider à monter à mon tour, au lieu de poser pour le masearon là-haut. Allonge le bras.

L'orang resta immobile, l'air navré. Il n'avait pas compris cette fois.

— C'est juste, il faut te montrer.

Montal tendit le bras en l'air, la main ouverte. Alors le singe, tiré de sa perplexité, fit entendre un ricanelement de joie. En même temps il allongea le bras gauche, saisissant la main de Montal, tandis que le bras droit s'incrétait autour d'un bloc de quartz gisant à proximité.

— Tiens bon ! dit Montal.

Et s'arc-boutant d'une jambe contre la paroi verticale du mur, il bondit, atteignit d'un seul élan la racine repérée l'instant d'avant, s'y cramponna. Un rétablissement hardi assura la réussite complète de l'ascension. Penché à son tour au bord du puits, il tendit le bras à Suzanne, la hissa jusqu'à lui d'un seul effort magnifique, puis à eux deux, à eux trois, — l'orang aidait aussi, — ils remontèrent Corbon sans aucune difficulté.

Il était temps, car la fanfare, qu'on entendait très distinctement maintenant, arrivait au tournant de la route qui s'engage dans le bois de cèdres. Montal s'élança à la rencontre des trompettes et sitôt qu'il aperçut les premiers poneys blancs, il jeta les bras en l'air, multiplia si bien les gestes horribles que l'avant-garde s'arrêta net.

Un officier accourut au galop et, tout de suite renseigné, transmit au colonel la nouvelle de la menaçante catastrophe. Des ordres rapides immobilisèrent toute la colonne dans l'avenue des temples, où il n'y avait guère de danger, cette partie de la citadelle n'étant pas minée au dire de Corbon, et d'ailleurs les mines qui auraient pu exister de ce côté-là étaient noyées à cette heure.

L'explosion redoutée ne se produisit point d'ailleurs et aucun incident alarmant ne troubla le reste de la journée. Vers le soir, Corbon s'arracha aux bras de sa fille pour tenir conseil avec ses amis auxquels s'étaient joints les chefs militaires de la petite expédition.

Voir les nos 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229 et 230 du *Pays de France*.

Il fut décidé qu'on enverrait une escouade de sapeurs explorer les souterrains situés dans le palais et détruire, s'il y avait lieu, la commande électrique des mines. Corbon avait émis l'avis qu'un court-circuit ou une rupture accidentelle du fil d'allumage devait avoir empêché l'étincelle d'arriver à destination.

Il ne s'était pas trompé. Quand les sapeurs revinrent, ayant rempli leur mission avec succès, ils rapportaient les bouts sectionnés du fil rompu en deux endroits. Leur chef déclarait en outre que les eaux avaient pénétré dans les trous de mines, soit par infiltration, soit par des fissures qui avaient pu se produire dans un refend mal cimenté, de sorte que les cartouches de dynamite disposées en plusieurs endroits étaient complètement hors d'usage.

Sur ces rassurantes nouvelles, la troupe prit immédiatement ses dispositions pour occuper le palais et ses dépendances, tandis que les officiers — y compris Fred — félicitaient Montal de leur avoir procuré l'aubaine d'une bonne nuit dans le somptueux palais impérial.

Suzanne, comme de juste, ne fut pas la dernière à prodiguer de banals compliments à son cher fiancé ; mais elle trouva en revanche le moyen de lui glisser, en aparté, une nouvelle énorme : elle faisait la demande à son père sitôt la question Rip Sing solutionnée, et cela ne pouvait tarder, car les chefs militaires étaient décidés à en finir au plus vite, dût-on prendre le volcan d'assaut.

Les lions avaient été trouvés dans un état de prostration et d'engourdissement que justifiaient les ripailles terribles par où ils s'étaient vengés de leur long jeûne, aussi n'eut-on que peu de mal à leur faire réintégrer leurs cages anciennes.

Aucune bête ne fut laissée en détresse par les nouveaux occupants de la citadelle. L'étable elle-même — presque vide, hélas ! — reçut ses gardes de nuit. Tandis

qu'on aménageait les écuries, Suzanne et Montal distribuaient quelques caresses à leurs mules qui hennirent de joie en les revoyant.

Corbon, d'autre part, fit installer un box spécial pour l'orang chez qui le bain forcé de la matinée avait déterminé un commencement de bronchite. Il lui servit même de sa propre main une potion chaude, puis l'installa pour dormir dans le hamac qui lui avait été affecté naguère par Rip Sing.

X

Puis, après qu'on eut dîné longuement et fait honneur au champagne de la cave princière, le savant réunit ses amis dans le patio frais et embaumé, sous un ciel profond où les étoiles palpaient comme des gouttelettes d'argent. Et il leur conta l'histoire qu'il leur avait promise, son histoire.

— A l'origine de cette fatale affaire, Messieurs, il y eut avant tout un regrettable malentendu. Modeste ouvrier de la science, j'ai toujours cru que le rôle de celle-ci devait être exclusivement platonique et humanitaire. Qu'une méthode neuve, qu'un instrument nouveau, qu'un appareil inédit ou une solution simplifiée de quelque grand problème jadis insoluble pussent servir à autre chose qu'à l'avancement des sciences en général, au progrès humain, à une plus grande facilité de vivre, à une diminution peut-être des souffrances universelles ou à une manière plus forte de concevoir le bonheur et de le fixer, voilà ce que j'ai toujours refusé d'admettre. Telle fut l'origine des graves dissentiments qui devaient éclater entre Rip Sing et

moi. Cet homme a sincèrement dû croire que je le lésais en refusant tout à coup de mettre au service de son idée révolutionnaire l'appareil que j'avais pu construire grâce à ses millions.

» Quelques mots d'abord sur cet appareil, c'est-à-dire sur ma découverte elle-même.

» Le grand Crookes a dressé une échelle ascendante du nombre des vibrations de l'air ou de l'éther, vibrations qui, vous le savez, se transmettent plus ou moins rapidement aux corps solides. Dès le 5° degré de cette échelle, à 32 vibrations par seconde, nous sommes dans la région où la vibration de l'atmosphère nous est révélée sous la forme de son. Du 16° au 35° degré les vibrations s'élèvent à un peu plus de 34 billions par seconde et ce sont les rayons électriques. Avec le 45° degré nous approchons de la région de la lumière, mais la région qui s'étend du 35° au 45° nous apparaît comme une lacune, une solution de continuité. « Cette » région, déclarait Crookes en 1897, nous est » inconnue ; nous ignorons les fonctions de ces » vibrations, mais qu'elles en aient, nous devons » le supposer. »

» Messieurs, c'est cette région que j'ai explorée pendant des années, inlassablement, jusqu'au jour où j'ai été servi par le hasard. Le hasard seul, en effet, le hasard d'une expérience de laboratoire, me permit, en 1912, de découvrir ce mode d'énergie inconnu, pourtant soupçonné par Crookes, qui se révélait par des vibrations plus rapides que celles de l'électricité, mais inférieures en rapidité à celles de la lumière. Leurs propriétés les apparentent à ce quatrième état de la matière que nous appelons aujourd'hui l'état radiant.

» En tout cas ont-elles, ces radio-vibrations, une action considérable sur le cerveau et sur le sensorium humain. Tantôt elles polarisent l'électricité cérébrale, si j'ose m'exprimer ainsi, elles sidèrent le cerveau ; tantôt elles en exaltent les fonctions au point d'engendrer le délire (une des formes de la folie et aussi du génie comme vous savez) ; tantôt encore elles agissent à la fois dans le voisinage de leur lieu d'émission et à des distances considérables de ce lieu sans que j'aie pu comprendre jusqu'à présent les lois et le mécanisme de cette simultanéité d'action, ni par conséquent essayer d'en discipliner les manifestations.

» Mais ceci vous explique les catastrophes qui se sont produites quand Rip Sing a essayé de se passer de mon concours. Manié sans précautions, sans les nombreuses dérivations ou déviations magnétiques que j'opposais aux décharges de mon appareil, le nouveau fluide radiant devait tuer aussi sûrement, plus sûrement qu'une décharge électrique de haut potentiel. Rip Sing avait imaginé les spectacles cinématographiques afin de pouvoir opérer sur des quantités de personnes à la fois et éparpiller ainsi l'intensité des radio-vibrations, et aussi parce que un groupe d'êtres dont tous les yeux sont braqués sur un même point joue invariablement dans ces phénomènes nouveaux le rôle d'une résistance intercalée dans un circuit électrique.

» Il advint d'ailleurs que des accidents mortels se produisirent à des distances prodigieuses du lieu d'émission des radio-vibrations, sans que Rip Sing eût choisi ses victimes éloignées, ni même qu'il eût eu connaissance de leur sort. Je vous ai expliqué à l'instant pourquoi il ne pouvait être le maître de cette sorte de télépathie meurtrière dont j'ignore encore les lois.

» Quant aux fréquents incendies qui endeuillèrent également ces spectacles, ils étaient dus simplement à ce fait que la manipulation défectueuse de mon appareil engendrait une surproduction d'ozone qui finissait par former avec l'air confiné des salles où Rip Sing opérait un mélange détonant.

» Tout ce que je pourrais ajouter, Messieurs, à titre explicatif est, je pense, inutile. En résumé, l'action essentielle de mon « sidérateur » — c'est le nom provisoire donné à mon appareil — est une action physio-psychique qui détermine une sorte d'état hallucinatoire passager, tout en exaltant de façon durable le dynamisme cérébral. C'est là, Messieurs, le miracle des miracles, le rêve poursuivi par l'homme depuis l'origine des mondes, l'enrichissement du moi humain, son accession aux facultés divines.

(A suivre.)

URODONAL

lave le sang

URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

Rhumatismes
Goutte
Gravelle
Artério-
Sclérose
Aigreurs

COMMUNICATIONS :
Académie de Médecine
(10 novembre 1908).
Académie des Sciences
(14 décembre 1908).



L'arthritique fait chaque mois ou après des excès de table quelconques sa cure d'URODONAL, qui, drainant l'acide urique, le met à l'abri d'une façon certaine des attaques de goutte, de rhumatismes ou de coliques néphrétiques. Dès que les urines deviennent rouges ou contiennent du sable, sans tarder, recourir à l'URODONAL.

L'OPINION MÉDICALE :

« Il nous a été donné d'observer des entérites aiguës d'origine infectieuse, des fièvres typhoïdes et des appendicites chez des individus assez touchés au point de vue artério-scléreux ou rénal et soumis au régime répété de l'Urodonal depuis un certain temps; nous avons été frappé de l'absence de complications médicales ou chirurgicales et de la guérison relativement rapide alors que l'état de l'organisme ne le faisait guère espérer. »

Professeur CHARVET,
Ex-Professeur agrégé près de la Faculté de Lyon.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 8 francs; les 3 flacons, franco, 23 fr. 25.

Globéol

donne de la force



Anémie
Surmenage
Convalescence
Débilité



L'OPINION MÉDICALE :

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré par les anémisés, même par les malades les plus récalcitrants : il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

D^r COMM. GUISEPPE BOTTALICO,
à Bari (Italie).

« J'ai eu à me louer de l'effet produit par un premier flacon de Globéol : l'appétit qui était nul chez mon malade est revenu, le sommeil est calme et réparateur, l'essoufflement a presque disparu, et l'abattement a fait place à un certain bien-être. »

D^r DE MESSIMY.

« J'ai administré le Globéol à une jeune fille anémique et chlorotique; le résultat a été splendide. »

D^r BONETTI GIACOMO,
Officier de santé, Nuvoletta.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 7 fr. 20; les 3 flacons, franco, 20 francs.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Le PAGÉOL mitraille les gonocoques, hôtes indésirables des voies urinaires.

Guérit vite et radicalement.

Supprime les douleurs de la miction.

Evite toute complication.

Etabl. Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La demi-boîte, fco, 6 fr. 60; gr. boîte, fco, 11 fr.

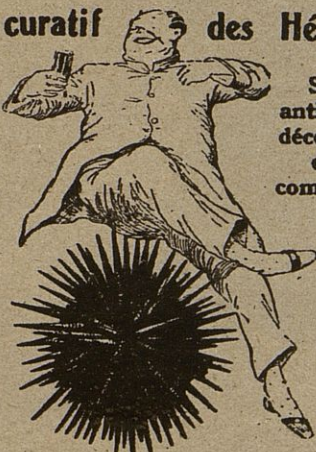
JUBOLITOIRES

Traitement curatif des Hémorroïdes

L'OPINION MÉDICALE :

« Les hémorroïdes possèdent maintenant, grâce à la récente création des Jubolitoires, un topique souverain, comme aucun suppositoire n'avait pu en réaliser avant eux. »

D^r ROUANET DU LUCAN,
Médecin sanitaire maritime.



Suppositoires antihémorragiques, décongestionnants et calmants, complétant l'action du Jubol.

Comme dans un fauteuil avec les Jubolitoires.

Etablisse^{mt} Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et t. pharmacies. La gr. boîte, fco, 6 fr.; les 4 boîtes, fco, 22 fr.

FANDORINE

80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé.

A partir de 40 ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire.

Seule l'opothérapie (Fandorine) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Communication :
Académie de Médecine
(13 juin 1916).



Spécifique des Maladies de la femme

Arrête les hémorragies.

Supprime les vapeurs.

Guérit les fibromes non chirurgicaux.

Toute femme doit faire chaque mois une cure de FANDORINE.

Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris. Le flac. de Fandorine, fco 11 fr.; flac. d'essai, fco 5.30.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exigez la forme nouvelle en comprimés très rationnelle et très pratique.

Communication à l'Acad. de Méd. (14 oct. 1913).

E^t Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et t. pharmacies. La b^{te}, f^{co} 51.30; les 4 b^{tes}, f^{co} 20 fr.; la gr. boîte, f^{co} 71 fr. 20; les 3 gr. boîtes, f^{co} 20 fr.



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable.

Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Voilà la boîte de GYRALDOSE indispensable à toute femme soucieuse de son hygiène.

QUELQUES DÉTAILS IMPORTANTS SUR

La Pochette Surprise

DU

"PAYS DE FRANCE"

5.000 Prix 50.000 fr.
d'une valeur de ..

Le seul fait de demander une pochette implique l'acceptation, sans restriction, du règlement.

— Les pochettes attribuées sont adressées directement aux bénéficiaires avant la publication de la liste officielle. Le classement, rigoureusement établi, ne permet aucune erreur, ni aucune omission.

— Les numéros des pochettes déjà attribuées n'existant plus, nous recommandons aux concurrents de ne plus les demander.

— Les bénéficiaires des pochettes doivent, quand ils réclament leur prix, joindre à leur lettre le bon placé dans la pochette, ainsi que l'enveloppe numérotée, et nous couvrir, s'il y a lieu, des frais d'expédition de leur prix.

— Toutes les pochettes demandées sont scrupuleusement envoyées par notre service; cependant, il arrive que, sur la quantité, quelques-unes ne parviennent pas à destination. Dans ces cas particuliers, il nous est impossible de délivrer le prix gagné par le concurrent, puisque nous ignorons le contenu de la pochette qui lui a été expédiée. Ce n'est qu'à la liquidation générale du concours, quand les prix non distribués se retrouveront automatiquement, que nous pourrons, sur simple justification d'identité, donner satisfaction aux gagnants dont il est question dans ce paragraphe.

AVIS IMPORTANT. — *Les gagnants qui n'auront pas réclamé leur prix dans un délai de trente jours à dater de la publication des résultats seront déchus de leurs droits.*



N'est-il pas juste que dans chaque foyer qu'il a contribué à sauver de la ruine et de la honte de la défaite soit placée l'image de celui qui, par sa claire vision et son énergie, a aidé à vaincre les Allemands?

Beaucoup ont eu cette idée et le statuaire Auguste Maillard a exécuté, pour l'État et le département de la Seine, le

BUSTE DU MARÉCHAL FOCH

C'est la copie demi-grandeur de cette œuvre d'art que le « Pays de France » met en vente dans ses bureaux, 6, boulevard Poissonnière, au prix de **15 francs**.

Franco à domicile : A Paris, 18 fr. 50. — Dans les départements, 19 fr. 50.

PAYABLES EN MANDAT-POSTE ADRESSÉ A M. L'ADMINISTRATEUR DU PAYS DE FRANCE, 6, BOULEVARD POISSONNIÈRE, PARIS.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 6 au 13 Mars

La commission des affaires belges de la Conférence de la Paix s'est prononcée, le 8 mars, pour l'abrogation du traité de 1839 qui fixa le statut de la Belgique et lui imposa la neutralité dont elle fut victime en 1914, dès le début de la guerre. La Belgique et la Hollande ont été réunies de 1815 à 1830 sous le nom de Royaume des Pays-Bas. Le lien, tout politique, qui retenait associées malgré elles ces deux nations différentes de race, de caractère et d'aspirations, a été brisé en 1830 par les Belges ; Bruxelles et plusieurs autres villes, tant flamandes que wallones, s'insurgèrent alors contre la souveraineté de la Hollande et annoncèrent que la Belgique se séparait de celle-ci. Les grandes puissances, l'année suivante, reconnurent cette séparation, sans toutefois convaincre absolument le roi de Hollande qu'il n'avait plus de sujets en Belgique. La situation ne fut réglée entre les deux pays qu'en 1839 par les traités de Londres qui reconnaissaient l'indépendance de la Belgique, mais en faisaient un Etat neutre et fixaient ses limites. Les conditions de la navigation sur l'Escaut et différentes autres questions étaient définies par ces traités ou par des conventions connexes. Destinée à vivre dans la neutralité, la Belgique n'avait jamais cru nécessaire de se prémunir d'armements capables d'arrêter une invasion étrangère. Au début du conflit mondial, le gouvernement belge demanda à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne si elles respecteraient la neutralité dont elles étaient garantes : la réponse de Paris et celle de Londres furent nettement affirmatives ; Berlin chercha à gagner du temps. Aucune réponse ne fut donnée à la question, mais les armées allemandes envahirent à l'improviste la Belgique par le Luxembourg et la province de Liège ; la seule excuse que le gouvernement allemand donna de cet acte de déloyauté, c'est que « nécessité n'a pas de loi ».

Ainsi les traités de 1839 ont été une source de dommages pour la Belgique sans lui valoir aucun avantage. Ils sont d'ailleurs devenus caducs, en ce qui concerne la neutralité, du fait de l'agression allemande. Il est juste qu'ils soient révisés. Leur révision n'aura pas trait seulement à la neutralité : au point de vue territorial elle soulève des questions pour le règlement desquelles la Hollande doit être entendue. La Belgique réclame nettement le Limbourg, dont la capitale est Maëstricht, le Luxembourg, les cantons wallons voisins de Malmédy que la Prusse s'est fait attribuer en 1815 ; enfin, la Flandre zélandaise, c'est-à-dire le territoire actuellement à la Hollande au sud de l'embouchure de l'Escaut. Ces territoires sont utiles à la Belgique pour assurer sa sécurité ou la facilité de son commerce maritime. Leur population d'ailleurs affirme, dit-on, sa préférence pour la Belgique. Celle-ci serait décidée à proposer des compensations à la Hollande qui a été invitée, par la Conférence de la Paix, à faire connaître son sentiment sur le remaniement projeté de la carte des deux pays. La Hollande, en échange ou compensation des territoires sur lesquels s'exerce sa souveraineté et que revendique la Belgique, pourrait recevoir la Gueldre et l'ancien pays de Clèves, la rive gauche de l'Ems et la Frise orientale, territoires dont la population est de race néerlandaise.

L'aviation ne tardera pas à concurrencer sérieusement le chemin de fer et le bateau ; les essais à cet égard, de plus en plus fréquents, sont aussi de plus en plus concluants. Le dernier qui vient d'être exécuté, avec plein succès, a démontré la possibilité de faire le voyage Toulouse-Casablanca avec un passager, soit 1.900 kilomètres en vingt-neuf heures, temps d'arrêts compris. Cet exploit a été réalisé par le lieutenant Lemaître qui était un de nos meilleurs bombardiers de jour ; ce n'est toutefois pas une expérience sportive qu'il a voulu faire : il a pris son vol pour ouvrir la ligne « France-Maroc » pour le compte de la « Compagnie de Navigation aérienne Espagne-Maroc-Algérie » fondée par M. Latécoère. C'est donc un voyage d'affaires. Des lettres remises à Toulouse le 8 mars à midi ont été distribuées à Casablanca le 9 à 17 heures. L'itinéraire suivi par le lieutenant Lemaître, qui avait avec lui le lieutenant Cornemont, autre bombardier apprécié, passait par Perpignan, Tarragone, Carthagène, Malaga, Gibraltar et Tanger ; le vol proprement dit n'a pas occupé plus de onze heures. En présence du succès de ces tentatives audacieuses de traversées de mer et de continents, on commence à ne plus regarder que comme des déplacements normaux les voyages de cinq à six cents kilomètres. Quoi

qu'il en soit, l'avion tend de plus en plus à se substituer à tous les autres moyens de communication, voire de transport. N'a-t-on pas annoncé, pas plus tard que le 10, que les députés italiens ont adopté l'aéroplane pour voyager entre Rome et leurs circonscriptions électorales. Quatorze étaient venus récemment de Naples à la capitale ; le 1^{er} mars, vingt-sept repartirent par avions de Rome pour Naples ; enfin, le 9, il en vint seize à Rome, par le même moyen, de Florence, de Milan, d'Ancône et de Sicile.

Le tunnel sous la Manche, dont un Français, l'ingénieur Mathieu, eut le premier l'idée vers 1802, va enfin être percé. Nos lecteurs trouveront dans le n° 95 du *Pays de France* une étude consacrée à ce projet intéressant à tant de titres. Les gouvernements français et britannique ont fini par se mettre d'accord pour réaliser cette idée magnifique et féconde : une commission franco-anglaise réunie à Paris discute en ce moment les plans du tunnel ; les travaux commenceraient très prochainement et dureraient environ cinq ans ; la dépense ne sera que de quelques centaines de millions, ce qui est peu de chose en comparaison des services que rendrait le tunnel et des vies humaines qu'il permettrait d'épargner.

Le Touring-Club de France fêtera cette année par de grandioses manifestations son jubilé, que les événements ne lui ont pas permis de fêter à l'époque voulue, il y a quatre ans. De grandes fêtes sportives

s'échelonneront en plusieurs mois sur plusieurs points du territoire et notamment en Alsace-Lorraine. En juillet, c'est à Besançon qu'elles auront lieu à l'occasion de la venue dans cette ville du Congrès de la Fédération des Syndicats d'initiative.

La semaine du 6 au 13 a été marquée en Allemagne par un redoublement d'agitation spartakiste. Berlin a vu se reproduire les scènes de guerre civile du début de la révolution. Le gouvernement a dû faire appel à des forces considérables pour réduire ce mouvement. Outre les fusils, les mitrailleuses et les canons employés maintenant habituellement de part et d'autre, on a fait usage de gothas de bombardement et de gaz asphyxiants ; tranchées et défenses en fil de fer barbelé rappelaient aux belgicrants la grande guerre. Les dépêches du 12 présentaient le mouvement comme maîtrisé dans son ensemble, mais non complètement étouffé, et donnant encore les plus graves inquiétudes au gouvernement impérialo-républicain.

Le texte des préliminaires de la paix que les alliés sont d'accord pour

imposer à l'Allemagne n'est pas encore complètement arrêté. Les Boches se doutent que les conditions en seront dures ; mais ils essaient de se remonter le moral en faisant déclarer par leurs officieux que « si ces conditions sont ce qu'on les dit, ils refuseront de signer la paix ». Ils en sont encore à croire qu'on leur demandera leur avis. L'Allemagne serait-elle restée le pays du rêve ?

NOTRE COUVERTURE

M. PAUL HYMANS

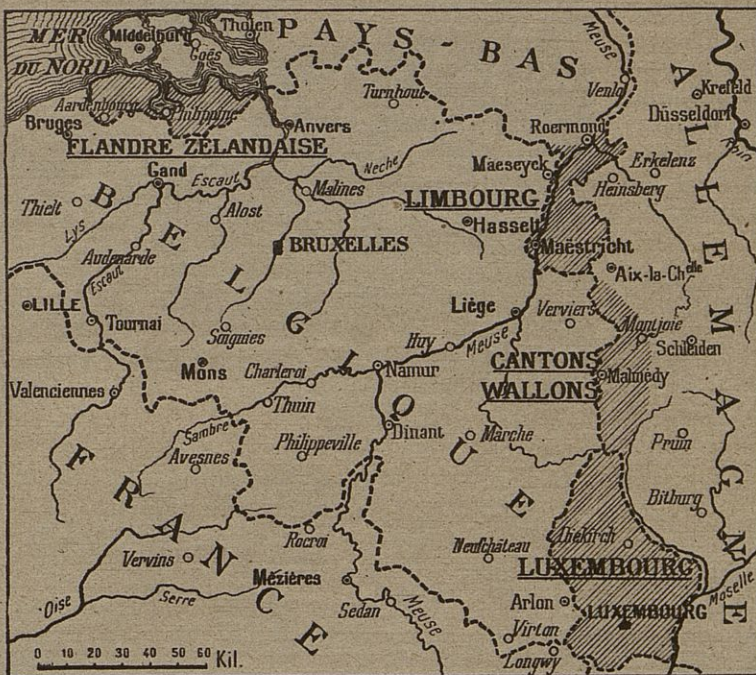
MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DE BELGIQUE

M. Hymans, qui est Bruxellois, exerçait, avant d'être député, les fonctions de bibliothécaire de la Chambre des députés de Belgique ; il s'est fait connaître comme publiciste de talent par sa collaboration à différents journaux. Il a été ministre de Belgique à Londres. Il était à la Chambre le leader de la gauche libérale.

En janvier 1916 M. Hymans entra dans le cabinet de Broqueville comme ministre d'Etat, et il prenait en décembre de l'année suivante dans ce ministère le portefeuille des affaires étrangères qu'il a conservé depuis lors, bien que le gouvernement ait, entre temps, changé de chef.

Représentant de la Belgique à la Conférence de la Paix, M. Hymans a eu la satisfaction de voir le Comité des Dix décider l'abrogation du traité de 1839 qui imposait à nos vaillants voisins une neutralité pleine de dangers : nul doute que les revendications territoriales formulées par le gouvernement dont M. Hymans fait partie ne reçoivent aussi satisfaction.

M. Hymans, qui est âgé d'environ cinquante-cinq ans, est grand'croix de la Légion d'honneur depuis le 7 décembre 1918.



LES REVENDICATIONS TERRITORIALES DE LA BELGIQUE.

LA COMMÉMORATION DU 1^{ER} MARS A STRASBOURG



Küss

Les étudiants se forment en cortège pour aller, à travers la ville pavoisée, porter au cimetière Sainte-Hélène une couronne sur la tombe de Küss, photographiée dans le médaillon ci-contre. Küss, réfugié à Bordeaux, n'avait pu survivre à la douleur de voir l'Alsace et la Lorraine tombées au pouvoir des Allemands. C'est sa signature qui est reproduite ci-dessus.



A la demande des Alsaciens et des Lorrains, le haut-commissaire de la République a décrété que le 1^{er} mars serait jour de fête scolaire en Alsace et en Lorraine pour commémorer la « Protestation de Bordeaux » dont nous avons publié le fac-simile dans notre numéro 178. M. Léon Bourgeois et le général Gouraud sont photographiés ici, assistant à la manifestation qui eut lieu devant la tombe de Küss, dernier maire français de Strasbourg, mort à Bordeaux en 1871.

Pas d'impôts nouveaux sous le soleil

Il y a longtemps qu'un héros de comédie a trouvé une solution à la question de l'impôt : « Demander plus aux contributions et moins aux contribuables. »

Comme, malheureusement, nos financiers et nos hommes politiques ne sont pas des vaudevillistes, aucun d'eux ne s'est encore avisé d'appliquer cette ingénieuse formule, qui mettrait peut-être fin aux réclamations des pauvres « taillables et corvéables à merci » que nous sommes et resterons toujours, vraisemblablement.

Dès 1842, Sidney Smith faisait sous une forme plaisante — s'exprimer de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer, a dit Figaro — une énumération de ce que le contribuable anglais avait déjà à payer, à cette époque bénie où l'Europe n'avait cependant pas encore connu les bienfaits de la paix armée :

« Il y a, disait-il, des taxes sur tout article qui rentre dans la bouche, ou couvre le dos, ou se met sous les pieds ; des taxes sur la chaleur, la lumière, la locomotion ; des taxes sur tout ce qui est dans la terre ou dans les eaux ; sur tout ce qui vient de l'étranger ou se fait dans le pays ; taxe sur la matière brute, sur chaque valeur nouvelle qui lui est ajoutée par le travail de l'homme ; taxe sur la sauce aux câpres qui aiguise l'appétit de l'homme ou sur la drogue qui doit lui rendre la santé, sur l'hermine qui pare le juge ou la corde qui pend le criminel, sur le sel du pauvre ou l'épice du riche, sur les clous de cuivre du cercueil et sur les rubans de la fiancée ; au lit ou debout, au coucher ou au lever il faut payer. L'écolier joue avec une toupie taxée ; l'adolescent imberbe conduit son cheval taxé avec un fouet taxé sur une route taxée ; et l'Anglais mourant verse sa médecine qui a payé 7 %, dans une cuillère qui en a payé 15, se roule sur un lit de Perse qui en a payé 22 et expire dans les bras de l'apothicaire qui a payé d'une licence de 100 livres le privilège de le tuer. »

Ne dirait-on pas que cette page est d'hier et qu'elle a été écrite pour le contribuable français ? Pas plus qu'en Angleterre, rien n'échappe, chez nous, au percepteur, de telle sorte que pour ne pas payer d'impôt il faudrait :

Ne plus manger (impôt sur les sucres, les cafés, les produits étrangers, etc.) ;

Ne plus boire (impôt sur les boissons) ;

Ne plus placer son argent (impôt sur les valeurs mobilières) ;

Ne plus fumer (impôt sur le tabac) ;

Ne plus faire de feu (impôt sur les allumettes) ;

Ne plus aller en automobile (impôt sur les automobiles) ;

Ni en bicyclette (impôt sur les bicyclettes) ;

Ne plus posséder ni chevaux, ni voitures, ni chiens (impôts sur les chevaux, les voitures, les chiens) ;

Ne plus jouer aux cartes (impôt sur les cartes) ;

Ne plus aller au cercle (impôt sur les cercles) ;

Ne plus hériter (impôt sur les successions), etc., etc., etc.

La matière imposable a été si bien recherchée que l'on ne voit plus bien ce qui échappe au fisc, et qu'il nous semble qu'il n'y a plus place que pour la fantaisie.

Gardons-nous de croire d'ailleurs qu'elle ne se donnera pas libre carrière. Après les désastres de 1870-71, quand il fallut payer la rançon de cinq milliards, — énorme pour l'époque, — remettre de l'ordre dans nos finances, équilibrer à nouveau le budget, des réformateurs, animés d'excellentes intentions, certes, surgirent de toutes parts avec des projets tout préparés qui devaient miraculeusement sauver la situation.

L'un publie une brochure qu'il intitule : « Paiement de la Prusse par anticipation. Moyens financiers pour procurer immédiatement 5 milliards à l'Etat au taux de 2 1/2 l'an. » Son système consistait simplement dans le dépôt de 6 milliards de rentes françaises à la Banque de France qui, en échange, aurait émis pour 6 milliards de papier-monnaie. Ce n'était pas plus difficile que cela, mais encore fallait-il y penser.

Un autre proposait la création d'une banque hypothécaire nationale, qui aurait fourni à l'Etat 600 millions à titre gratuit, à l'agriculture et à l'industrie, 200 millions, — gratuitement aussi, — aux départements envahis, 200 millions, — toujours gratuitement ; « enfin, après dix ans de mise en œuvre, une banque nationale au capital de 2 milliards, libre de toute redevance, fixant à tout jamais en France le taux d'escompte à 2 % ». Le plus singulier, c'est qu'il ne se soit pas trouvé un Parlement, à l'époque, pour examiner une proposition aussi séduisante.

Encore restons-nous, avec ces projets, dans un domaine à moitié sérieux. Mais les fantaisistes, comme nous l'avons dit, ne devaient pas perdre leurs droits pour autant.

Une remarque s'impose au passage : c'est qu'au temps jadis les impôts pesaient principalement sur les classes laborieuses, soit sous la forme indirecte dont elles acquittaient la plus lourde part, soit sous la forme directe et personnelle dont les classes supérieures étaient exemptes ou trouvaient moyen de s'exempter. Tandis que, par un juste retour des choses d'ici-bas, l'impôt fonctionne de plus en plus au profit des classes

laborieuses. C'est une chose remarquable vraiment que l'on n'en soit pas encore arrivé à la justice dans l'impôt qui consisterait, ce nous semble, en ce que chacun fût taxé selon ses moyens et selon le superflu dont il jouit.

De 1870 à 1875, donc, il y eut toute une éclosion de projets d'impôts plus saugrenus les uns que les autres et qui visaient tous à « frapper les riches ».

Il y en eut de vraiment drôles, telle l'originale proposition du vicomte de Lorgeril, qui protestait contre la taxe dont on voulait frapper le sel et qui demandait qu'on la remplaçât par un impôt... sur les chapeaux hauts de forme. Il y eut un débat fort plaisant sur le sujet, à la séance de l'Assemblée Nationale du 12 février 1874. L'extrait ci-dessous que nous en donnons prouve que nos honorables ne s'ennuyèrent pas ce jour-là :

M. LE VICOMTE DE LORGERIL. — Il resterait encore à trouver un million, plus les intérêts dont je viens de parler. Je crois que vous pourriez vous le procurer au moyen de la seconde partie de mon amendement que vous me permettez de lire : « Les chapeaux de luxe... »

A gauche. — Ah ! ah !

LE VICOMTE DE LORGERIL. — « ...dits chapeaux hauts de forme et les casquettes de livrée seront soumis à une taxe de deux francs par chapeau ou par casquette de livrée. Cette taxe sera perçue au moyen d'un timbre spécial, collé d'une manière visible au fond de tous les chapeaux ou casquettes soumis à la taxe. »

M. LÉON SAY. — C'est là véritablement un impôt de capitation ! (On rit.)

M. LE VICOMTE DE LORGERIL. — Celui-là, du moins, n'atteint pas toutes les têtes ; tandis que l'impôt du sel les frappe toutes, la taxe sur les chapeaux n'atteint que les plus hautes.

L'Assemblée Nationale ne se laissa pas tenter par ce dernier argument et rejeta le projet.

Un autre député demanda que l'on frappât d'un impôt « les chevaux qui ne travaillent pas » ; un autre, « les tabliers blancs » ; un troisième, « les domestiques galonnés » : le premier domestique, 20 francs ; le second, 40 francs et ainsi de suite.

Citons encore le projet d'impôt sur les titres de noblesse. « Tout Français pourra les acheter », dit son auteur, et de cette façon « tous seront vraiment égaux ». D'après la proposition, on aurait eu droit au titre de duc pour 10.000 francs plus les impôts,

à celui de comte pour 6.000 francs, à celui de vicomte pour 4.000 francs, à celui de baron pour 2.000 francs.

Il faut croire qu'en matière d'impôts il n'y a rien de nouveau sous le soleil, car si bizarres que nous paraissent ces propositions exhumées par des membres de l'Assemblée Nationale, il n'en est pas une dont l'origine ne remonte à des temps beaucoup plus anciens.

Mathieu de Montmorency, qui fut l'ami de M^{me} de Staël, réclamait dès 1790 que l'on frappât d'un impôt « la vaine ostentation des livrées », et le vicomte de Lorgeril, en proposant de taxer les chapeaux hauts de forme, reconnaissait que l'idée ne lui

en était pas venue tout seul : « Cette taxe n'est pas de mon invention, expliqua-t-il à ses collègues pour les convaincre : elle a existé en Angleterre à l'époque de la première Révolution et, pendant tout le temps de nos guerres avec cette puissance, elle s'élevait à *half a crown*, une demi-couronne, c'est-à-dire 2 fr. 90. »

En vérité, l'Angleterre — pays de l'humour — a donné plus d'un exemple à nos fantaisistes en matière d'impôts. C'est elle qui établit sur la poudre à cheveux une taxe qui dura de 1795 à 1870. Le taux varia, pendant cette période, de 26 fr. 25 par personne et par an, à 29 fr. 50. C'est en 1796 que cet impôt rapporta la plus forte somme : 5 millions 254.000 francs ; mais, en 1868, il ne faisait déjà plus recette : 25.050 francs seulement. C'est que le nombre des personnes poudrées n'était plus que de 853 dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne.

A la même époque — en 1798 — l'Angleterre avait inauguré une taxe sur les armoiries qui lui fut plus profitable. La vanité était en jeu. Personne de ceux qui étaient imposables ne voulut se soustraire à l'impôt.

On voit que si notre ministre des finances veut innover, il aura un grand effort à déployer.

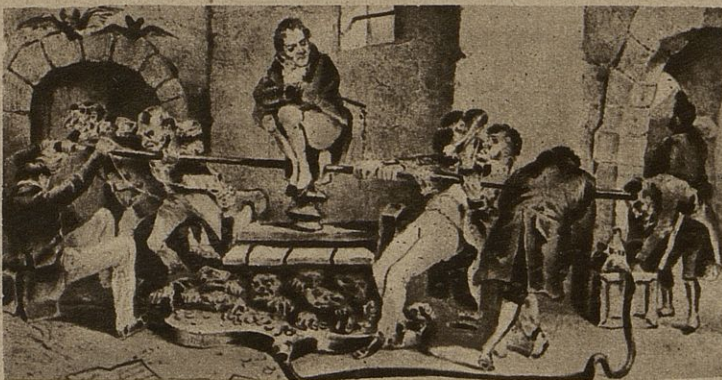
Mais M. Klotz se contente de frayer des chemins battus. Son projet d'impôt sur le capital, qui défraye la chronique en ce moment, remonte presque au déluge, et nous doutons qu'il ait plus de succès que les précédents.

Le plus ancien, soumis à l'approbation du Parlement, — qui ne le retint pas, — date de 1870. Son auteur, le représentant Laroche-Joubert, abolissait tous les impôts existants pour les remplacer par une taxe unique « proportionnée à l'avoir, tant mobilier qu'immobilier, de chaque Français ou étranger possédant des biens en France ».

Nous n'en finirions pas s'il nous fallait énumérer tous les autres projets d'impôt soit sur le capital, soit sur le capital et le revenu, soit sur le revenu, que nous devons à la sollicitude de notre gouvernement et de notre Parlement.

Il nous suffira d'indiquer, pour en donner une idée, que de 1848 à 1914 le nombre des projets ou propositions de réforme de notre système fiscal ne fut pas inférieur à quatre-vingts !

JEAN CAROLLES.



LE CONTRIBUABLE SOUS LE PRESOIR, d'après J.-G. CRANDVILLE.

L'ENTRÉE SOLENNELLE DES ALLIÉS A BUCAREST



Les solennités militaires roumaines s'accompagnent toujours de quelque acte religieux. En arrivant sur le terrain où ils allaient passer en revue les troupes roumaines et alliées, les souverains furent reçus par l'archimandrite. Celui-ci, après avoir récité l'action de grâces que toute l'assistance écouta avec recueillement et tête nue, donna sa croix à baiser au roi. Quant à la charmante reine Marie, c'est avec des fleurs à la main qu'elle venait saluer nos soldats.



Nos amis roumains ne sont pas près d'oublier la date du 3 décembre 1918. Après avoir vécu les événements terribles déchaînés par la trahison russe et l'occupation de leur pays par les barbares, ils ont eu, ce jour-là, l'immense joie de voir entrer solennellement à Bucarest, aux acclamations de la population, les troupes alliées victorieuses. Voici le général Berthelot, avec à sa gauche le roi et la reine, assistant au défilé de nos divisions de l'armée d'Orient.

IL Y A UN AN...

La grande offensive allemande. — Les « Berthas »

Qui ne sentira un frisson passer dans ses veines en reportant sa pensée à un an en arrière ! Avec la venue du printemps coïncidait la formidable offensive préparée par Hindenburg et Ludendorff. Dans les nuits des 8 et 11 mars, deux raids d'avions sur Paris, faisant plus de cent morts et cent cinquante blessés, avaient préludé à la ruée de l'armée allemande.

Et le 21 mars, au matin, après un court mais effroyable bombardement, sur tout le front britannique, compris entre la Scarpe et l'Oise, l'armée du prince Rupprecht de Bavière se jetait sur l'aile droite de l'armée anglaise avec l'espoir de la couper des armées françaises. La 3^e armée britannique supportait vaillamment le choc, mais la 5^e, dont les réserves étaient trop éloignées, céda brusquement sur l'Omignon et à l'ouest de Saint-Quentin. Le lendemain, les Allemands redoublent leurs efforts et nos alliés sont obligés de se retirer derrière le canal Crozat ; la 3^e armée britannique, par le recul de sa voisine, est forcée de s'aligner sur elle et de reporter en arrière sa position.

Le 23 mars, la situation devient critique. Les Allemands, dont les réserves accourent, dévalent vers l'Oise ; il ne semble pas qu'on puisse endiguer le torrent.

C'est alors que la 3^e armée française vient à la rescousse ; le général Humbert, 3^e armée, reçoit la mission de boucher le couloir de l'Oise ; le corps d'armée du général Pellé s'établit sur les hauteurs de Guiscard et, en reculant lentement vers Noyon, va fournir le pilier de défense à l'aile droite.

Le but de l'ennemi est de rejeter les Anglais vers le nord ; un vide se produit vers Roye entre la droite de l'armée britannique qui continue à reculer et la 3^e armée française. Les divisions allemandes poussent de l'avant ; le 26 mars, elles sont devant Roye.

A ce moment intervient la 1^{re} armée française, général Debeney ; elle entre en ligne devant Montdidier ; elle fait des prouesses, retarde l'avance ennemie et, le 31 mars, le maréchal Foch peut annoncer que le flot s'est étalé sur la grève : le péril est conjuré. La route de Paris est barrée.

Cependant, avec leur lourde psychologie, les Allemands estimaient que la bataille ne suffisait pas ; il fallait seconder l'offensive en jetant la terreur sur l'arrière, notamment dans Paris. Comme nous l'avons dit, ils avaient préludé par deux violents bombardements nocturnes au moyen d'avions ; le second jour de leur attaque contre l'armée britannique, ils mettaient en œuvre un moyen « kolossal » : Paris était bombardé par de gros canons qui tiraient à 120 kilomètres de distance.

Donc, le samedi 23 mars, à 7 h. 15 du matin, le premier obus tombait quai de Seine ; les projectiles se succèdent pendant toute la journée à intervalles moyens de 10 à 15 minutes.

On crut d'abord à une attaque par avions de chasse ; un communiqué officiel donna cette version. Mais la cadence régulière des coups soulève des doutes. Serait-ce des ballonnets, un canon sur zeppelin ?

Ces hypothèses ne tiennent pas ; des morceaux de projectiles sont recueillis et, au quatrième coup, M. Kling, directeur du Laboratoire municipal, déclare qu'ils proviennent d'obus lancés par un canon à longue portée. Effarement général ; mais il faut se rendre à l'évidence.

On ne perd pas de temps ; nos escadrilles sont prévenues : elles partent en reconnaissance et l'emplacement des « Berthas » est vite identifié.

La relation suivante, que nous n'avons pu publier à l'époque pour les raisons que l'on devine, donne à ce sujet des explications intéressantes : elle est de l'aviateur Jean de Brettes, fils de l'explorateur bien connu :

COMMENT MES CAMARADES ET MOI

AVONS REPÉRÉ LES PREMIÈRES « BERTHAS »

C'est dans la matinée du samedi 23 mars 1918, vers dix heures, que vint à mon escadrille le commandant de l'aéronautique de l'armée à laquelle j'appartenais. Le commandant nous apprit qu'une pièce boche à longue portée avait commencé à bombarder Paris à six heures quarante-cinq du matin et qu'il fallait coûte que coûte la découvrir. Il s'agissait donc d'aller photographier l'emplacement des pièces, mais où ? Personne n'en savait trop rien. Enfin nous décidâmes d'aller prendre des clichés aux environs de la forêt de Saint-Gobain. Je fus désigné pour accomplir cette mission avec comme observateur le lieutenant Théry et comme certainement il devait y avoir du Boche en l'air, six avions de chasse devaient nous protéger. Après l'installation de l'appareil photographique et une rapide

préparation de l'avion effectuée par mes vaillants mécaniciens, nous étions, mon observateur et moi, en tenue de vol, prêts à partir.

Nous donnons rendez-vous aux six spads qui doivent nous escorter à une hauteur de 4.000 mètres, puis je décolle à onze heures.

Je prends de l'altitude ; le temps est peu favorable ; aussi jusqu'à 1.500 mètres de haut nous sommes très chahutés, car il y a des nuages épais à 2.000 mètres qui nous donnent des remous continus.

Mon altimètre indique 4.000 mètres : c'est la hauteur du rendez-vous fixé ; aussi tous mes compagnons viennent se grouper autour de moi, mais il n'y en a que quatre au lieu de six (deux ayant été obligés de redescendre par suite de panne de moteur). Je continue ma montée jusqu'à 5.000, tout en restant coude à coude avec les spads qui me protègent.

Arrivé à 5.000 mètres, par un signe convenu à l'avance, je fais comprendre à mes compagnons que nous prenons la direction des lignes. Nous voilà chez les Boches. Pas encore un coup de canon sur nous, c'est mauvais signe : il doit y avoir des patrouilles ennemies en nombre ; puis tout à coup, au nord-est de la forêt de Saint-Gobain, la D. C. A. boche commence à nous arroser copieusement d'obus qui nous arrivent bien

exactement à même hauteur ; aussi, pour me dégager, je joue avec les flocons noirs.

Mon observateur a commencé à prendre les clichés et nous voilà au-dessus de Crépy et les batteries continuent à nous sonner consciencieusement. A un moment donné, les spads, qui ne m'avaient pas lâché une minute, piquent au-dessus de moi dans la direction de six avions de chasse boches qui, après avoir descendu un des nôtres, se dirigent vers Marle.

Est-ce un boche que je viens de voir descendre en vrille ou un français ? C'est ce que j'ai su cinq minutes plus tard, quand je m'aperçus, en passant nos lignes, que seulement trois spads me suivaient, mais j'avais encore espoir que notre camarade n'était que blessé. La mission est terminée et j'atterris le premier et, à mesure que chacun atterrit, nous accourons tous auprès de l'appareil afin

d'avoir des détails. Quand tous les appareils furent au sol, nous constatons que c'est le lieutenant Lecoq (1) qui manque et nous apprenons un peu plus tard que c'est bien lui qui a été descendu par six boches dans nos lignes et que son corps a été percé de nombreuses balles.

Les clichés n'étaient pas excellents, mais ils donnaient l'emplacement exact des « Berthas » et l'on put commencer à régler le tir de nos pièces d'artillerie destinées à la destruction des « kolossals canons ». Au cours de cette expédition, un de mes camarades, l'adjudant pilote Quette (2) (dix victoires, descendu depuis), a vu une lueur qui était bien un des départs des pièces de Crépy. Quelques jours plus tard, de nouveaux clichés photographiques étant jugés nécessaires pour compléter les renseignements recueillis au cours de la première excursion et pour constater l'efficacité de nos tirs de destruction, je fus à nouveau désigné avec, comme observateur, le lieutenant Brousse (3) et avec un autre équipage. Le pilote était l'adjudant Fabien Lambert (4), qui avait comme observateur le lieutenant des Allées (5). Malgré le temps défavorable, le barrage dense et précis des pièces antiaériennes, malgré la surveillance constante de l'aviation de combat ennemie, de nouveaux clichés ont été pris.

Pendant cette mission, un des pilotes de spad, Bosson, abat deux triplans foker.

Au retour, mon camarade Fabien Lambert et moi constatons que chacun nous avons notre appareil criblé d'éclats d'obus.



Le repérage par le son vient à l'appui des audacieuses explorations de nos pilotes : nos batteries à longue portée arrosent d'obus les « Berthas » de Crépy-en-Laonnois. Malgré le camouflage destiné à les dérober à la vue de nos avions, les gros canons allemands ne résistent pas longtemps : l'un d'eux éclate ; un autre, celui dont nous donnons la photographie de la plate-forme, est démonté par le tir de nos batteries. Le 1^{er} mai, les « Berthas » de Crépy-en-Laonnois sont réduites au silence.

Mais les Boches, qui préparaient une nouvelle offensive, installèrent d'autres pièces vers Guiscard, et, le 27 mai, jour de la fameuse ruée du Chemin des Dames, les obus recommencèrent à tomber sur Paris.

Moins de huit mois après ce victorieux début, l'Allemagne était battue et forcée de demander la paix. Aujourd'hui, les alliés montent la garde sur le Rhin !

(1) Le premier descendu pendant une mission pour les « Berthas » fut le lieutenant Lecoq, le 23 mars.

(2) L'adjudant Quette fut descendu en combat en juillet 1918.

(3) Le lieutenant Brousse fut descendu le 14 août 1918.

(4) L'adjudant Fabien tomba blessé en août 1918.

(5) Le lieutenant des Allées descendu le 1^{er} août 1918.

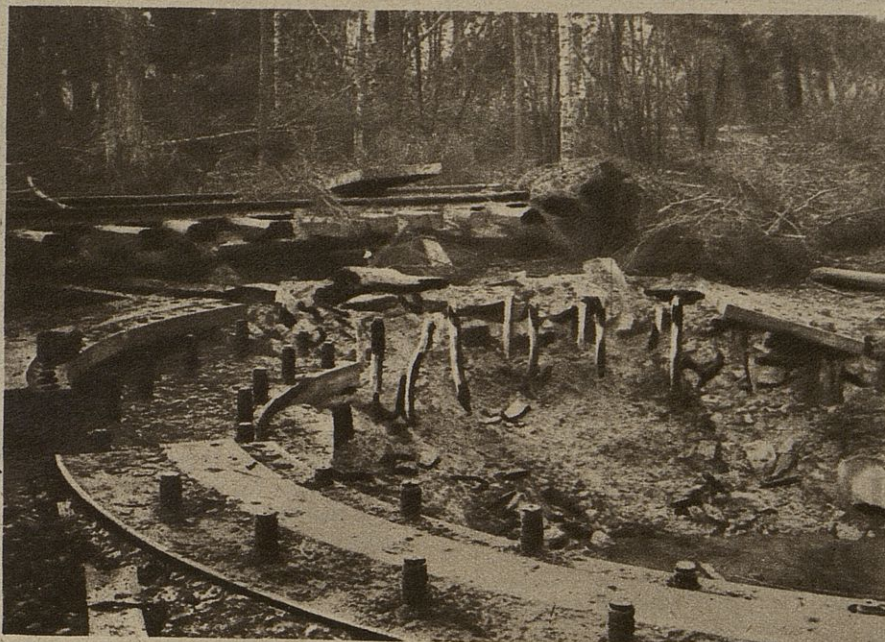


PLATE-FORME D'UNE DES « BERTHAS » DE CRÉPY-EN-LAONNOIS.

M. Louis Barthou

ÉCRIVAIN ET BIBLIOPHILE

Au moment où le désarmement complet et définitif de l'Allemagne va nous permettre de nous libérer, à notre tour, du fardeau de la paix armée, la pensée française se reporte avec reconnaissance vers les hommes qui, par leur prévoyance et leur énergie, ont rendu possible l'avènement de l'ordre nouveau.

A côté des artisans de la victoire, des hommes qui ont délivré le pays de l'invasion barbare, elle fait une place à ceux qui ont préparé la France à soutenir le choc sans faiblir et parmi ceux-ci ne convient-il pas de citer particulièrement M. Louis Barthou ?

En faisant voter la loi de trois ans, l'ancien président du conseil a renforcé notre puissance militaire ; il a ainsi contribué à la défaite allemande et, par conséquent, à la chute du militarisme impérialiste qui troublait le monde depuis un demi-siècle.

On peut donc dire sans paradoxe que le vote de la loi de trois ans aura eu pour résultat d'amener le désarmement général et d'assurer la concorde universelle.

« La politique reprend ses droits », vient de déclarer M. Louis Barthou dans un article qui a fait quelque bruit, et bientôt sans doute nous le verrons redescendre dans la mêlée parlementaire. Cependant en dehors de l'homme qui a tenu une si grande place à la tribune et dans les conseils du gouvernement, il est un Louis Barthou ignoré, intime, écrivain, bibliophile. Pour se faire une idée complète de l'homme d'Etat, il faut le placer dans son milieu familial, revenir à ses origines, à son pays natal de Béarn.

Connaissez-vous Oloron-Sainte-Marie ? Non ? Tant pis pour vous, car cette sous-préfecture des Basses-Pyrénées est à coup sûr l'une des plus avenantes de France. Ce n'est pas que, comme l'illustre Pau ou la nostalgique Orthez, elle puisse s'enorgueillir de lointains souvenirs et mirer dans les eaux des Gaves le visage de ses palais ou le geste de ses tours : Oloron doit moins à l'histoire qu'à la nature et, à défaut d'un Henri de Navarre et d'un Gaston Phœbus, elle trouve sa noblesse aussi bien dans la grâce de son torrent d'azur et d'argent que dans la calme majesté des Pyrénées qui dominent son horizon.

« Ville dans la montagne », a dit d'Oloron Victor Hugo avec quelque inexactitude, car la montagne en est à une couple de lieues : mais si la petite ville ne couronne aucun sommet, le pays d'Oloron pénètre profondément la chaîne pyrénéenne par deux merveilleuses vallées que les touristes ignorent trop : la vallée d'Aspe, longue gorge romantique aux beautés sauvages qu'emprunte la ligne transpyrénéenne du col du Somport, et le gracieux val d'Ossau, célèbre par ses eaux thermales, que barre sur le ciel d'Espagne la fine silhouette du pic du Midi.

Beau coin de France, en somme, que ce district du Béarn, population active et industrielle qui sait utiliser pour la tiédeur des lits parisiens la laine des troupeaux des cimes et façonner l'alerte sandale ; race ardente à l'œil vif, à l'esprit délié, au bon sens volontiers malicieux, que sa langue bien pendue n'empêche pas d'avoir le cœur bien placé. Mais ne venons-nous pas, en trois lignes, d'esquisser un portrait de Louis Barthou ? Le fait est que ce Béarnais, qui à son tour a conquis Paris, a toutes les qualités de ses compatriotes et bien entendu (ce qui ne gâte rien !) quelques-uns de leurs défauts.

La modeste boutique de quincaillier où Jean-Louis Barthou naquit en 1862 existe encore dans la principale rue d'Oloron, et il n'y a pas longtemps que M. I. Barthou, qui en fut le propriétaire après avoir été un vaillant combattant de Crimée, est mort bien plus qu'octogénaire, laissant le souvenir d'une fine intelligence alliée à une inflexible volonté. Ce négociant avisé connut toutes les joies d'un père heureux : mais les destinées de son fils aîné ne lui en imposèrent pas plus qu'elles ne le surprirent ; le jeune Louis l'avait accoutumé, dès sa première enfance, à se distinguer entre tous ses camarades dans ses études comme dans ses jeux et à occuper partout la place qui lui revenait de droit, c'est-à-dire la première. On se souvient encore dans le pays que le futur ministre et l'académicien en herbe fut, à Oloron, un écolier exemplaire avant de devenir, à Pau, un lycéen modèle. Et la vérité oblige son biographe à constater que ses trois années de licence révélèrent à la Faculté de droit de Bordeaux un étudiant exceptionnel (il fut lauréat du concours général) auquel l'Université de Paris conféra deux ans plus tard, après de brillantes études, le diplôme alors envié de docteur. Entre temps le jeune juriste, inscrit au barreau de Paris, avait conquis de haute lutte l'une des places de secrétaire de la Conférence ; il débutait ainsi dans la carrière sous les auspices les plus favorables, et dès lors ceux qui le connaissaient attendaient tout de lui : ils faisaient fond, avec raison, sur sa puissance de travail et surtout sur cette intelligence singulièrement lucide, faite de précision et de clarté, qui devait lui valoir plus tard une si grande action politique.

Aussi bien Louis Barthou eut la sagesse de se rendre compte que Paris était une position trop forte pour être abordée de front : le souvenir attirant de la petite patrie et, vraisemblablement, le désir de jouer sans tarder un rôle politique le ramenèrent bientôt à Pau. Collaborateur remarqué de l'*Indépendant des Basses-Pyrénées* où il fit ses débuts d'écrivain, avocat à la cour de Pau et conseiller municipal de cette ville, il était bien placé pour tenter la grande aventure du suffrage universel. Oloron lui fit en 1889 une élection triomphale ; Louis Barthou entra à vingt-sept ans au Palais-Bourbon, après une merveilleuse campagne demeurée légendaire au cours de laquelle, par la seule force de sa jeune éloquence et son prestige personnel, il avait conquis d'emblée et définitivement la confiance et l'affection de ses compatriotes.

On ne s'attend pas à ce que nous retracions ici la carrière de Louis Barthou au cours de trente longues années d'histoire parlementaire. Notons simplement que, bien accueilli à la Chambre, il y fit bientôt remarquer et apprécier la chaleur de sa parole en même temps que son remarquable sens politique et son heureux réalisme. Nul ne fut surpris qu'après avoir, quelques mois auparavant, refusé le sous-secrétariat d'Etat des colonies pour ce motif honorable (et rarement invoqué !) qu'il ne se sentait pas préparé à ce poste par ses études antérieures, il devint ministre, dès 1893, dans le second cabinet Charles Dupuy où il prit le portefeuille des Travaux publics : il n'avait cependant pas encore trente-deux ans et la rapidité de son accession au pouvoir battait tous les records de la troisième République, y compris celui de son ami et émule Raymond Poincaré. Démissionnaire en 1894 à la suite d'un conflit administratif avec le Conseil d'Etat, il se consola de sa chute par un charmant mariage qui devait embellir sa vie entière, et par un duel avec Jean Jaurès qui, plus sérieux qu'un duel oratoire, eut du moins l'avantage de n'être pas plus meurtrier. D'ailleurs, M. Méline ne tardait pas à rappeler le jeune député au pouvoir en lui confiant le portefeuille de l'Intérieur en 1896 ; il le conserva jusqu'en 1898 dans des conditions brillantes et eut l'honneur d'inscrire son nom au bas de la loi organique de la mutualité française. Son frère, Léon Barthou, futur maître des requêtes au Conseil d'Etat, était déjà son indispensable collaborateur, avant de devenir le Parisien averti si répandu dans les milieux littéraires et l'intrepide aéronaute qui, engagé volontaire comme simple soldat en 1914, sut se faire une place brillante parmi nos officiers aviateurs.

Mais, voilà ! le ministère de l'intérieur, c'est la politique, et la politique, comme les routes des Pyrénées, a ses « tournants dangereux ». Louis Barthou l'apprit à ses dépens, qui devait rester durant huit longues années écarté des affaires par une manière d'ostracisme que l'homme d'esprit accepta en souriant : mais dont l'homme d'action ne s'accommoda guère. Il est vrai de dire que ce repos obligatoire lui donna non pas le goût, il l'avait depuis toujours, mais la possibilité du travail personnel, et qu'il consacra dès lors aux études bibliographiques et littéraires des facultés dont les augures du parlementarisme lui refusaient un autre emploi.

Au surplus, nul exil n'est éternel : au mois de mars 1906, Louis Barthou reprenait, avec les Travaux publics, sa place au timon de l'Etat dans le cabinet Sarrien ; il la conserva dans le premier cabinet Clemenceau, ce qui lui permit de faire voter, après de retentissants débats, le rachat de la Compagnie de l'Ouest.

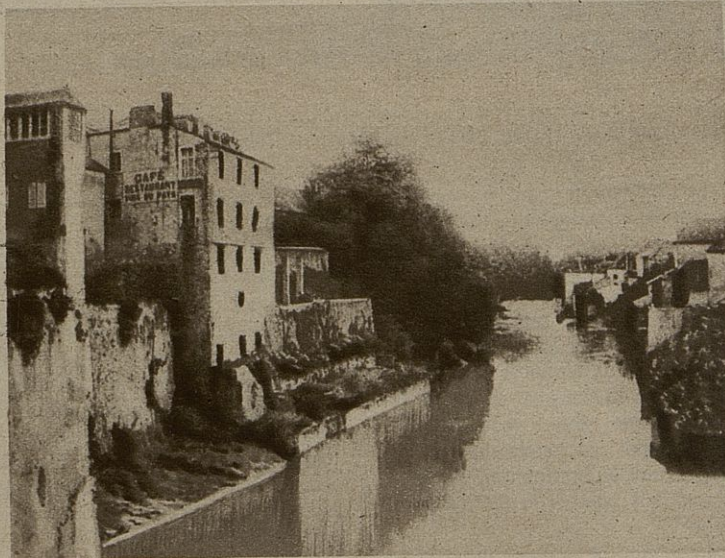
Ce nouveau passage aux Travaux publics, coïncidant avec les prouesses des Wright, des Blériot, des Leblanc, fit de lui le premier en date (et aussi en activité) des ministres de l'aviation. On sait combien il s'intéressa au nouveau

sport, dont il sut prévoir l'immense avenir, et on n'a peut-être pas oublié qu'il signa, dès 1909, une promotion de l'aéronautique qui valut le ruban ou la rosette de la Légion d'honneur aux plus notoires précurseurs et aux premiers héros de la conquête définitive de l'air.

Mis en pleine lumière par son retentissant succès du rachat de l'Ouest, Louis Barthou devint en juillet 1909, jusqu'en novembre 1910, le garde des sceaux du premier cabinet Briand. Président de la commission des affaires extérieures de la Chambre, puis garde des sceaux du troisième cabinet Briand, il fut chargé, en 1913, par le président de la République de former le ministère ; avec la présidence du Conseil, il prit le portefeuille de l'Instruction publique.

Aucun Français n'a oublié le rôle considérable joué par Louis Barthou dans le vote de la loi des trois ans. Quelque opinion que l'on ait professée sur l'utilité de l'augmentation de durée du service militaire dans la période de paix armée, nul ne conteste que le vote de cette loi ait singulièrement renforcé les effectifs de couverture qui supportèrent si vaillamment le premier choc de l'ennemi. Mais ce qui est bien plus encore hors de toute contestation, c'est le patriotisme, l'éloquence et le courage avec lesquels, au cours d'une des plus rudes sessions que le Parlement ait connues, le chef du gouvernement réussit à faire voter le texte tutélaire qui était, pour lui comme pour la grande majorité des Français, une loi de salut national. Le vote des trois ans est l'acte essentiel de la carrière politique de Louis Barthou ; il peut le revendiquer comme un véritable titre de gloire.

Depuis, et du fait d'un deuil affreux que la guerre a apporté à son foyer, l'homme de gouvernement s'est effacé, le parlementaire s'est recueilli. Il n'est guère sorti de sa retraite durant les hostilités que pour accepter de collaborer, en 1917, au gouvernement de M. Paul Painlevé.

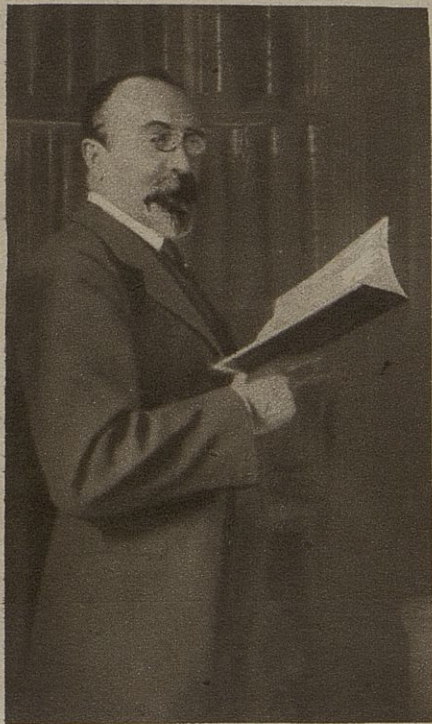


UN COIN PITTORESQUE D'OLORON-SAINTE-MARIE.

Mais il est resté, en contact avec le pays et a su, par la plume comme par la parole, notamment par ses éloquentes *Lettres à un jeune Français*, entretenir sa volonté de vaincre et sa foi en la victoire.



Est-ce donc uniquement le chef politique, la sommité parlementaire que l'Académie française a entendu honorer en appelant Louis Barthou à figurer dans ses rangs ? Sans doute un tel geste est dans la tradition du



M. BARTHOU ET SES LIVRES.

Palais Mazarin ; mais le nouvel élu avait d'autres titres à un fauteuil que ses états de service gouvernementaux. Que voulez-vous ! Louis Barthou est orateur, rien ne ressemble à la phrase écrite comme la phrase parlée ; et n'oublions pas que si le chemin est doux du plaisir à l'amour, il n'est pas moins tentant de la tribune à l'encrier.

L'éloquence de l'ancien président du Conseil, pour ne rien devoir aux artifices vocaux ni aux ressources théâtrales que n'ont point dédaignées d'autres illustrations oratoires, n'en est pas moins hautement « littéraire » par son élégance, sa correction et sa chaleur qui atteint souvent à la puissance. Si les images n'y abondent guère, ce n'est pas (tant s'en faut) que l'orateur manque d'imagination ; c'est que, pressé de convaincre et homme d'action avant tout, il cherche à présenter sa pensée sous la forme à la fois la plus exacte et la plus saisissante — ce qui le conduit à

user volontiers de la « formule ». Louis Barthou a la concision heureuse ; précises sans sécheresse, ingénieuses sans affectation, la plupart de ses formules ont fait fortune et courent le vaste monde. « Vite et tout ! » disait-il en 1893 à propos d'un scandale politico-judiciaire : ces trois mots sont encore, hélas ! d'actualité. Et quand il exigeait, le premier, de l'Allemagne, aux heures les plus sombres de la guerre, « des réparations, des sanctions, des garanties », il formulait les trois articles essentiels de la paix. On comprend qu'avec des dons pareils Louis Barthou se soit senti l'étoffe d'un écrivain.

Et puis savez-vous ce que c'est que d'être bibliophile ? Connaissez-vous ce désir qui vous étreint lorsque passe dans une vente le livre rare, objet de vos vœux secrets ; l'angoisse qui vous serre le cœur si un rival audacieux vous le dispute à prix d'or, et la volupté sans nom avec laquelle vous apportez chez vous, serré contre votre poitrine, le précieux fardeau qui sera l'orgueil de votre bibliothèque ? Si ces sentiments ne vous sont pas inconnus, vous comprendrez Louis Barthou, l'un des meilleurs amis des livres de toute sa génération.

Mais il y a, vous le savez, deux catégories d'amis des livres : ceux qui les aiment pour leur rareté, leur ancienneté, leur perfection typographique ou la splendeur de leur parure ; et ceux qui les aiment pour leur texte, c'est-à-dire pour leur âme, pour la parcelle de feu divin laissée entre leurs feuillets par le génie de l'auteur. Hé bien ! Louis Barthou appartient à ces deux sortes de bibliophiles, mais bien plus à la seconde qu'à la première, et toute sa carrière de spécialiste se résume dans l'évolution qui l'a fait irrésistiblement passer de la première à la seconde.

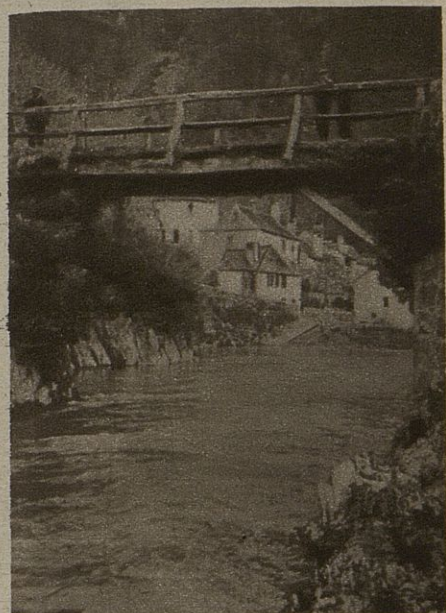
Amoureux des grands romantiques français, il a d'abord recherché leurs éditions *princeps*, émouvantes comme premières manifestations matérielles d'une nouvelle incarnation de la beauté. Mais ces vénérables et illustres témoins d'une des grandes périodes de notre littérature, il a été bientôt amené à les compléter par des documents plus précieux encore, guettés avec patience et discernés avec sagacité : fragments du manuscrit original, documents autographes relatifs à l'ouvrage lui-même ou à la période correspondante de la vie de son auteur, etc. Unis au volume bientôt revêtu d'une reliure signée de quelque grand nom, ces documents lui confèrent une valeur inestimable et en quelque sorte unique : mais la passion de l'autographe est venue doubler la passion du livre chez l'heureux collectionneur qui, dès lors, insensiblement devenu érudit et biographe, recherchera fébrilement dans l'intimité des grands écrivains

non pas tous les secrets, mais quelques-uns des secrets de leur génie.

C'est ainsi que Louis Barthou est possesseur d'innombrables autographes, littéraires ou intimes, de Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Vigny, de Baudelaire et de Flaubert, d'Albert Samain, de Verlaine et d'Arthur Rimbaud ; c'est ainsi qu'étendant le champ de ses préoccupations, il a constitué dans sa bibliothèque un véritable musée de manuscrits de Pierre Loti et d'Anatole France...

Et voici que le bibliophile, l'érudit, le biographe est tout simplement devenu historien de la littérature ; voici qu'il apporte sa pierre, souvent précieuse et toujours sertie avec art, au monument élevé par la postérité à la gloire des grands noms de notre tradition littéraire.

Après un essai purement historique sur *Mirabeau*, important ouvrage (le meilleur sans doute qu'ait inspiré le redoutable tribun) qui a donné à l'auteur l'occasion d'éprouver et d'assurer sa méthode, Louis Barthou a publié sur *Lamartine orateur politique* un volume très riche en documents inédits qui donne bien l'idée de sa manière, et sous ce titre : *Les Amours d'un poète*, une très abondante et très précise contribution à l'histoire sentimentale de Victor Hugo d'après des correspondances et des souvenirs non encore publiés. On a critiqué ces indiscretions et ces exhumations comme des atteintes à la double majesté de l'immortalité et de la mort : nous estimons, au contraire, que rien de ce qui touche un génie ne doit nous rester étranger et que la vie des hommes exceptionnels, comme leur pensée, appartient légitimement à la foule, surtout lorsque d'autres écrivains ont déjà porté devant le public ces délicats problèmes.



DANS LA VALLÉE D'ASPE.

Ajoutons qu'en dehors des volumes ci-dessus mentionnés, Louis Barthou a publié, sur des sujets de biographie et d'histoire littéraires, de nombreux articles de revue dont l'un des plus récents, consacré dans la *Revue des Deux-Mondes* aux *Cornets intimes de Victor Hugo*, est aussi l'un des plus intéressants pour les admirateurs du grand poète.

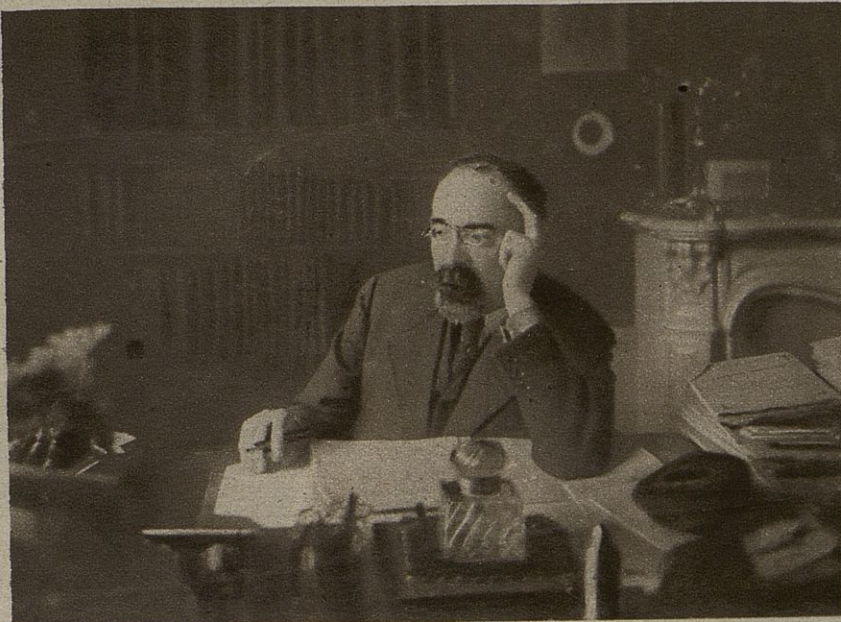
Pour si richement doué et si heureusement équilibré qu'on puisse être, une telle universalité de goûts et d'occupations n'est de mise que si l'on est en outre un grand travailleur. Tôt levé (trop tôt même au gré des victimes de ses rendez-vous matinaux), Louis Barthou a souvent achevé de très bonne heure sa tâche littéraire de la journée : mais sa correspondance, la lecture ou les sports (il est un fervent adepte du *footing* et de la gymnastique suédoise) ne lui laissent guère de loisirs que la politique et le Parlement ne lui viennent aussitôt disputer.

Si vous allez, par aventure, rendre visite au nouvel académicien dans son cabinet de travail de l'avenue d'Antin dont il a fait un véritable petit musée de la gloire et du souvenir, vous le trouverez sûrement penché sur quelque autographe suggestif, sur quelque manuscrit sensationnel que sa bienveillante courtoisie ne quittera qu'à regret pour vous faire accueil.

A peine grisonnant, l'œil attentif derrière le lorgnon, le geste prompt et décidé, il vous initiera, pour peu qu'il sente en vous un adorateur de ses dieux, aux arcanes de ses collections et de sa bibliothèque. D'un feuillet jauni couvert d'hiéroglyphes, d'un portrait fané, d'un livre qui a son secret, d'un carnet qui a son mystère, sa voix chaude d'orateur au repos saura tirer pour vous de belles histoires vraies dont le sujet sera le génie ou l'amour. Si vous avez tout à fait conquis — et mérité — sa

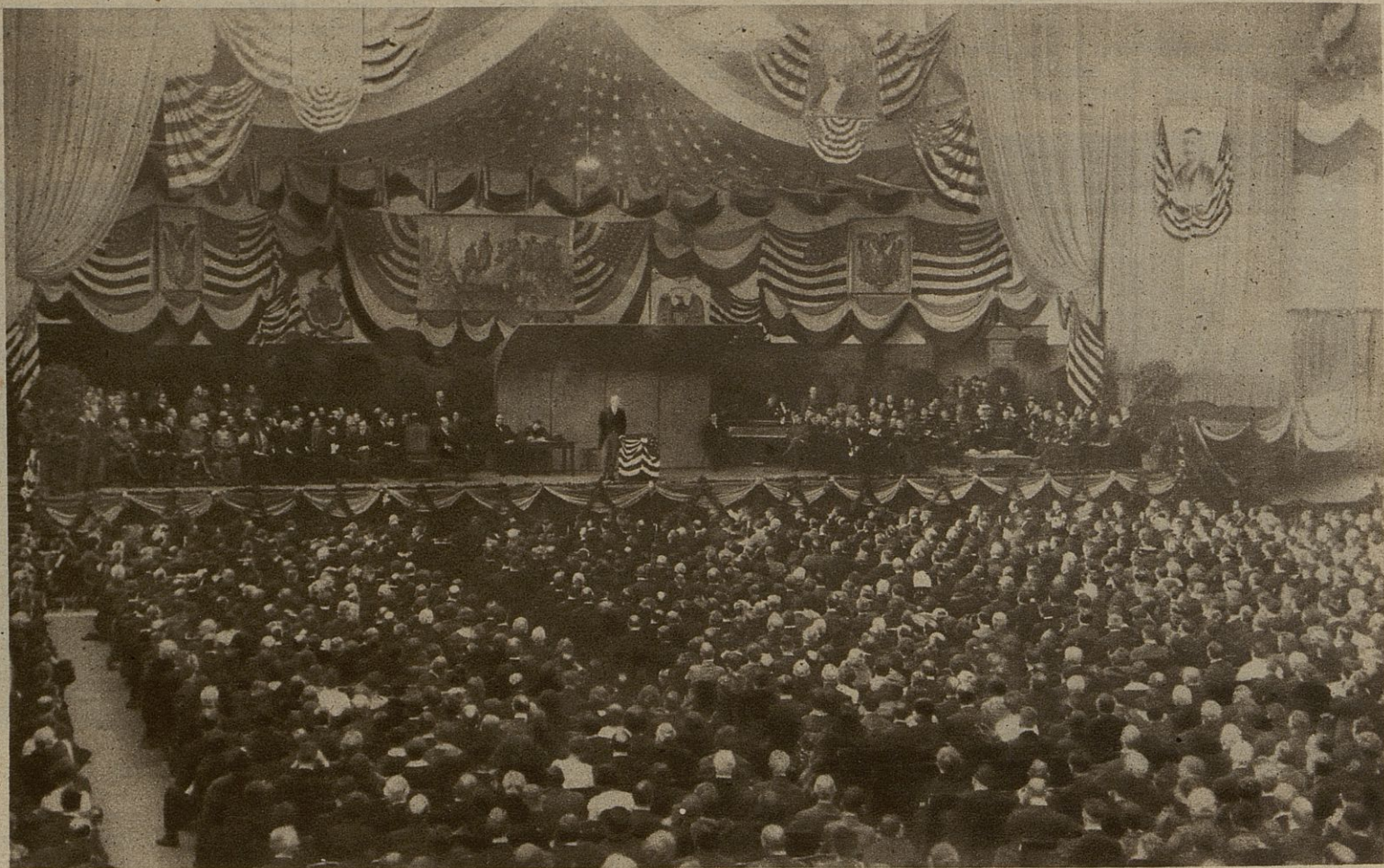
confiance, il vous laissera feuilleter ses éditions sans prix enchâssées de pourpre et d'or par l'art somptueux d'un Marius Michel, — peut-être même des pièces uniques telles que le manuscrit d'*Eloa*, — mais il vous les reprendra bien vite avec la hâte jalouse d'un avare ou d'un amant... Et vous comprendrez que cet homme d'Etat, pour qui la politique n'eût guère que des sourires, ait fait de la littérature autre chose et mieux qu'un passe-temps ; vous comprendrez qu'il ait souvent préféré au tumulte des assemblées la solitude laborieuse qui lui permet de s'entretenir en paix avec ses grands morts...

MAURICE RECLUS. — *Clichés MEYS.*



M. LOUIS BARTHOU DANS SON CABINET DE TRAVAIL.

LE PRÉSIDENT WILSON EST REVENU D'AMÉRIQUE



Le jour même de son arrivée à Boston, le 24 février, le président Wilson prononça au Palais des Machines un grand discours devant plusieurs milliers d'auditeurs, impatients de l'entendre parler de la Conférence de la Paix et de la Ligue des Nations. Il y avait au dehors une foule immense qui, ne pouvant trouver place dans le hall, n'entendait que des bribes du discours et n'en applaudissait pas moins chaleureusement l'orateur.



Le président Wilson est de retour parmi nous. Il s'est principalement occupé, pendant son voyage aux Etats-Unis, de faire mieux connaître aux dirigeants et au public américains son projet de la Ligue des Nations. Les ovations qu'il recueillit lorsque, à son débarquement à Boston, il eut pris place dans une automobile Cadillac qui allait l'emporter au Palais des Machines où il devait parler, lui prouvèrent qu'il jouit toujours de la même popularité.

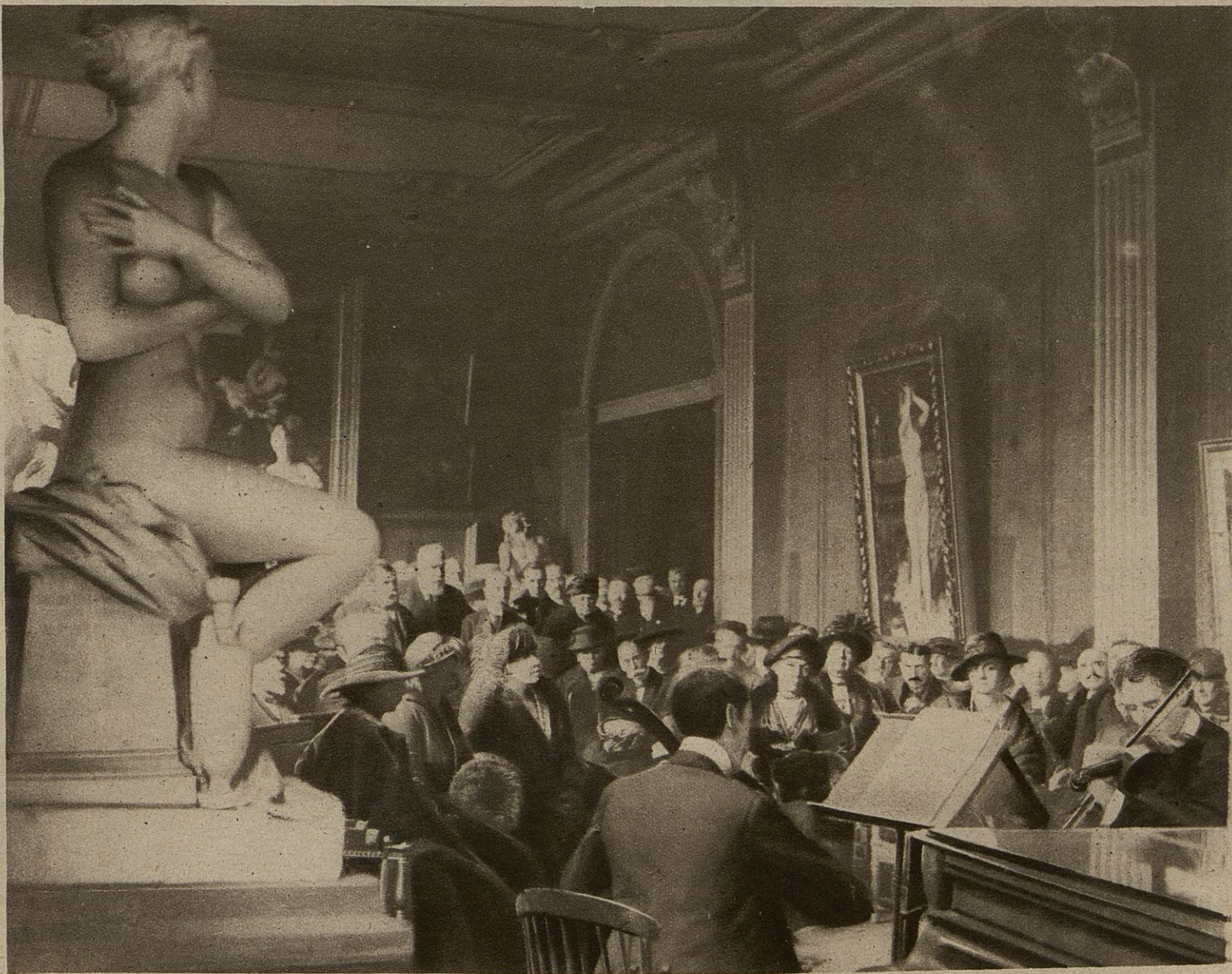
LA REINE DE ROUMANIE EN FRANCE



La reine sort du ministère de la guerre, où elle est allée faire une visite à M. Clemenceau. Notre Premier lui a présenté le maréchal Foch à qui elle a dit : « Nous étions convaincus que vous viendriez nous délivrer. »



La reine Marie, décorée de notre Croix de guerre et de la Médaille des Epidémies, a tenu à fleurir de ses propres mains quelques tombes de nos soldats inhumés à Noyon, où cette photographie a été prise.



La reine Marie de Roumanie vient de passer avec ses filles quelques jours à Paris où, à défaut de réception officielle à laquelle, voyageant incognito, elle avait renoncé, elle a reçu un accueil enthousiaste et chaleureux. Membre de notre Académie des Beaux-Arts, la souveraine, qui est un peintre de talent, a été reçue le 8 mars à l'Institut : avant la séance solennelle, on lui offrit un concert. On la reconnaît dans cette photographie, assise au premier rang à gauche.

UNE ALSACIENNE DÉCORÉE PAR LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU

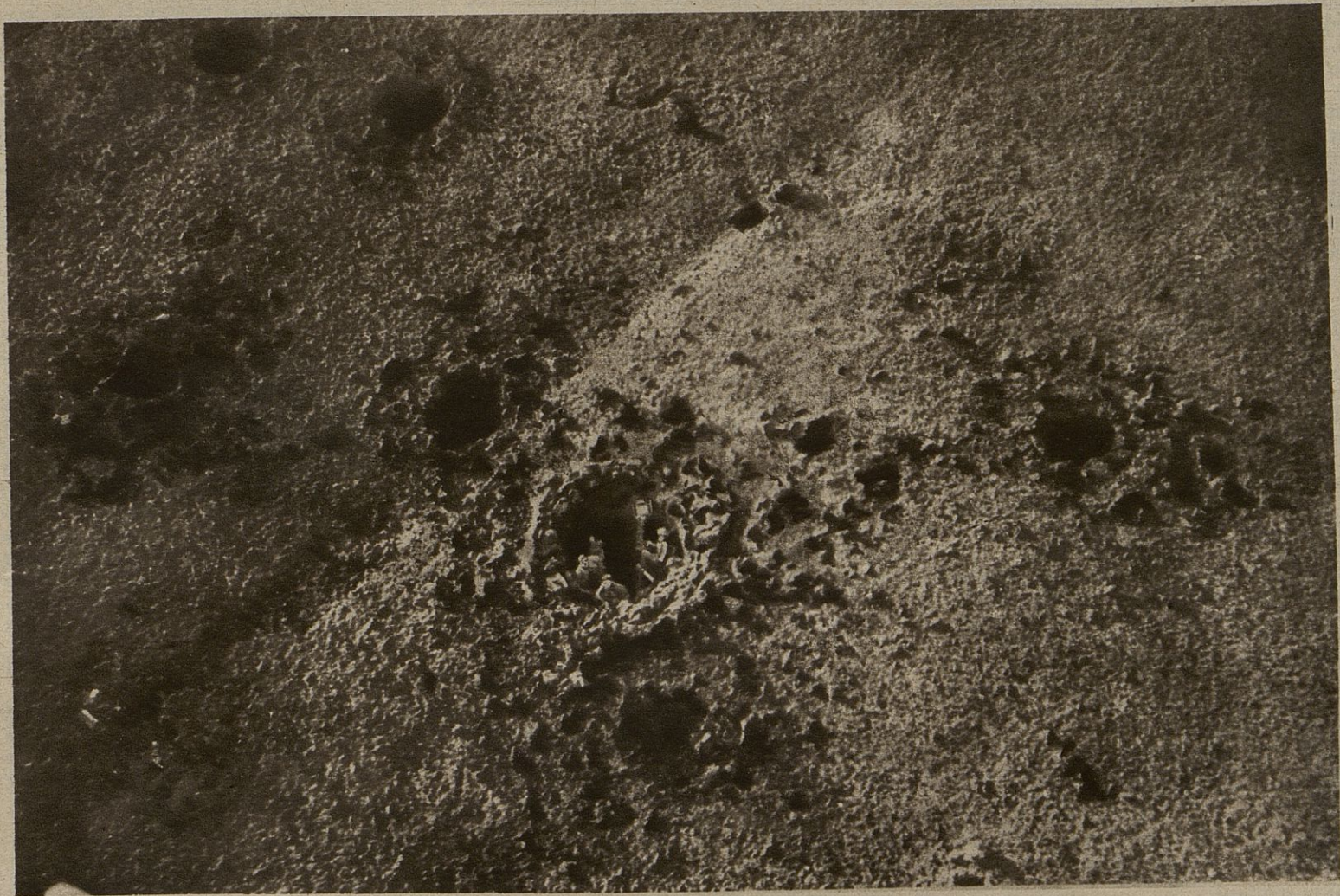


En août 1914 une patrouille française s'étant aventurée jusqu'à Guewenheim, près de Mulhouse, faillit être capturée par l'ennemi et ne dut son salut qu'au dévouement et à la présence d'esprit d'une jeune fille, M^{lle} Odile Tritter, qui réussit à cacher nos soldats et à les sauver. Dénoncée aux Boches, la courageuse Alsacienne fut jetée en prison et condamnée à mort ; il fut heureusement sursis à son exécution, ses dénonciateurs ayant disparu : ils avaient été pris entre temps dans un village que nos troupes venaient d'occuper. Néanmoins M^{lle} Tritter resta en prison jusqu'à l'armistice. Le général de Castelnau a récemment payé la dette de la France envers cette jeune fille de dix-neuf ans en la décorant de la Croix de guerre, à Mulhouse, sur le front des troupes. C'est cette cérémonie qui est photographiée ici.

VERDUN PHOTOGRAPHIÉ PAR UN AVION BOCHE



La municipalité de Verdun, qui fonctionnait depuis quelques mois à Paris, est revenue le 10 mars dans la ville que son héroïque résistance a rendue à jamais célèbre. Cette photographie en a été prise pendant la grande retraite allemande. On y reconnaît les ruines causées par les bombardements. L'aviateur boche avait indiqué sur ce document, avec la mention « Marschkolonnen », le chemin suivi à travers la ville par une de nos colonnes d'infanterie.



Ces photographies ont été prises le 10 octobre 1918. Ce trou d'obus, près de Cunel, à l'ouest de Verdun, a été photographié à 40 mètres. Il est occupé par des Boches, reconnaissables à leur casque. On voit au bord du cratère un fusil-mitrailleur et les deux caissettes contenant ses munitions. Le même opérateur a pris au passage la vue de Verdun ci-dessus, dans laquelle la citadelle et les tranchées avoisinantes se détachent avec une netteté parfaite.



ECHOES



LES POUSSIÈRES DE L'AIR

L'air n'est jamais pur ; il contient toujours des poussières, même aux plus hautes altitudes. Ces poussières chacun les a vues dans un rayon lumineux pénétrant par un orifice dans une chambre obscure. Les micrographes les ont comptées.



A Paris, dans un jardin, ils ont trouvé de 100 à 200 mille grains par centimètre cube. Dans les appartements c'est bien pire : on en trouve aisément deux millions. Au sommet du Righi le chiffre est très inférieur, variant de 400 à 800 par chaque centimètre cube. Plus haut encore, au sommet de l'Himalaya, à 8 ou 10.000 mètres d'altitude, on en trouverait moins encore.

Les poussières sont de deux sortes : minérales et organiques. Les minérales consistent en particules terreuses : calcaire, quartz, gypse, sel marin ; en cendres des foyers de combustion, en suie, en cendres volcaniques. Il y a aussi des poussières cosmiques venant de l'espace et résultant de la décomposition de météorites. Quant aux poussières minérales, ce sont des brins de poil, de laine, de coton, des microbes, des spores de champignons. Parfois il y a du pollen en abondance : de là l'idée des pluies de soufre. Toutes ces poussières tombent peu à peu, mais souvent elles restent fort longtemps en suspension dans l'atmosphère. Les poussières de certaines éruptions volcaniques sont restées des années dans l'air avant de tomber sur la terre ou les eaux.

L'ABEILLE ET LA PRÉVISION DU TEMPS

On dit souvent que les abeilles prévoient le temps et, en particulier, qu'elles rétrécissent l'entrée du trou de la ruche quand elles jugent que l'hiver sera rigoureux. D'après M. Paul Noël, ce serait là une erreur. On peut bien voir, en septembre, les abeilles rapetisser l'entrée de la ruche, mais ce n'est pas par l'appréhension de froids futurs : c'est afin d'empêcher un gros papillon, le sphinx tête de mort, d'entrer dans la ruche pour se gorger de miel. Il convient de remarquer que l'habitude qu'ont prise les abeilles de se barricader ainsi est récente. Le sphinx à tête de mort est un insecte américain qui a été importé avec la pomme de terre sur les feuilles de laquelle vit sa chenille. C'est donc depuis trois siècles que les abeilles ont reconnu la nécessité de se défendre. Les animaux apprennent par l'expérience.

LA T. S. F. PEUT-ELLE DÉTERMINER DES INCENDIES ?

Il le semble, d'après une récente note de M. G.-A. Le Roy à l'Académie des Sciences. Plusieurs incendies s'étant produits où on ne voyait pas d'autre cause possible en dehors des ondes hertziennes, M. Le Roy a voulu voir par l'expérimentation si les soupçons pesant sur la T. S. F. sont fondés. Il a donc établi un dispositif permettant de voir si les ondes hertziennes, produites en petit, peuvent provoquer l'inflammation d'objets placés de certaines façons.

Les expériences ont fait voir que si certaines conditions sont réalisées, les objets combustibles prennent feu à plusieurs mètres de distance, quand on provoque l'indivision des ondes. Ces conditions consistent surtout en l'existence autour des matières combustibles d'une armature métallique discontinue. Car alors cette armature joue le rôle de résonateur et des étincelles éclatent au point de solution de continuité.

Dans les conditions habituelles du transport et de l'emballage des marchandises, les ballots de coton sont spécialement prédisposés à devenir des causes d'incendie, car il arrive souvent à un des cercles de fer qui les entourent de se briser et de réaliser ainsi un résonateur capable de fonctionner aussitôt que passent des ondes hertziennes.



LES FOURCHES DE MICOCOULIER

Pourquoi le micocoulier est-il à tel point employé pour fabriquer les fourches ? C'est évidemment que son bois se prête à cette utilisation et que sa façon de pousser permet de le guider en vue de la fabrication. Le micocoulier ne produit pas les fourches naturellement : la main de l'homme intervient pour tailler les brins encore sur pied et décider du nombre de dents qu'auront les fourches. Car s'il y a des brins à deux dents seulement, il y en a qui en présentent davantage.

Le travail des fourches de micocoulier, tel qu'il est pratiqué à Sauve, dans le Gard, consiste à redresser, à régulariser. Les brins sont écorcés, puis mis à chauffer dans un four. La chaleur les rend très malléables, et ils sont bons à mettre alors sur un « arbre à plier », un appareil orthopédique, en quelque sorte, qui leur donne, au moyen de dents de fer, la forme et la disposition voulues. Le refroidissement se fait dans cet appareil, et quand le brin du micocoulier en sort, le manche de la fourche est établi. Reste à disposer les dents. Elles ne sont pas droites, ni courbées du reste, mais ondulées. On les met dans une sorte de moule imposant la forme voulue, et on les fait chauffer. Après refroidissement la fourche est faite.

D'autres moules servent à façonner les manches de pelles. Le bois est très souple et sa souplesse est accrue par la chaleur grâce à laquelle on dresse, redresse et déforme aussi le bois, à volonté. C'est par la chaleur, chacun le sait, qu'on obtient les cannes, car celles-ci n'ont pas l'habitude de pousser toutes droites à l'état de nature.

Il faut toujours un certain redressement.

Les fourches en micocoulier, très légères et résistantes, ont pu soutenir la concurrence des fourches d'acier, et c'est pourquoi le micocoulier est fort cultivé encore.



LA MALARIA ET LA VUE

On a souvent observé l'héméralopie comme complication du paludisme à l'armée d'Orient. L'héméralopie c'est le fait de ne plus y voir de nuit : les héméralopes ne voient plus rien ou très peu de chose la nuit. Certains sont, après le crépuscule, pratiquement des aveugles ; ils sont incapables de se conduire.

L'héméralopie est en relation avec le paludisme : le maximum de l'héméralopie du paludisme s'observe en été et en automne. La différence est très grande : de 1 ou 2 à 20 ou 30.

De façon générale, il semble que le paludisme n'est pas seul à favoriser le développement de l'héméralopie. Le mauvais état général et les affections hépatiques y prédisposent. La vive lumière de l'été macédonien y est pour quelque chose aussi : en divers cas les malades ont visiblement été éprouvés par la nécessité de se tenir en plein soleil ou devant des surfaces violemment éclairées. On a observé en Macédoine que les Serbes étaient plus que les Français exposés à l'héméralopie.

Celle-ci, de façon générale, se guérit assez facilement par le repos, une meilleure alimentation, les lunettes fumées, etc.

UTILISATION DES DÉCHETS D'ACIER

La fabrication des armes et projectiles de guerre a eu pour conséquence la production de beaucoup de déchets d'acier. On a naturellement voulu utiliser ceux-ci et, d'après les études faites aux Etats-Unis, c'est chose facile au moyen du four électrique qui convertit ces déchets d'acier en fonte de fer. Encore une victoire à l'avoir du four électrique. Cette fonte est, paraît-il, très supérieure à la fonte ordinaire obtenue au moyen du fer ordinaire en lingots.

Les essais auxquels elle a été soumise à l'Université de Columbia en démontrent la qualité. Elle présente une résistance particulièrement élevée à la tension.

L'AIR COMME MATIÈRE

PREMIÈRE INDUSTRIELLE

C'est un des miracles de l'électricité industrielle que l'air ait pu devenir une matière première utilisable dans l'industrie. On peut voir des usines, généralement placées au voisinage d'installations hydro-électriques, où jamais il n'entre aucune matière première. Tout ce qui pénètre dans celles-ci, ce sont des bouteilles vides, et ce qui en sort ce sont les mêmes bouteilles remplies ; remplies non pas d'eau claire, mais d'un liquide plus épais.



Que se passe-t-il dans ces usines ? Tout simplement la transformation de l'air atmosphérique en acide azotique ou nitrique. La matière première, c'est l'air ambiant. Cet air est chassé sous pression par de puissants ventilateurs dans des fours électriques : l'oxygène et l'azote, en présence de l'air, se combinent en vapeurs nitreuses, et ces vapeurs refroidies, condensées, purifiées, deviennent de l'acide nitrique, un des acides fondamentaux de l'industrie chimique, servant à mille opérations journalières, donnant avec les bases les nitrates nécessaires aux explosifs de guerre, et aussi les nitrates indispensables à l'agriculture comme engrais.

Ainsi l'énergie tirée de l'eau sert à fabriquer, aux dépens de la matière première où nous baignons — l'air qui ne coûte rien — des matières indispensables aux arts de la guerre et de la paix. L'opération n'est-elle pas élégante ?

LE CANON ET LA PLUIE

D'après le directeur du Bureau météorologique de Londres, la canonnade a eu autant d'effet sur la pluie qu'une sardine qui prétendrait, en se mettant en travers, boucher l'embouchure de la Tamise. On remarquera que les inondations se sont produites en dehors de la guerre, en 1909-1910, et après l'armistice, en 1918-1919. Il a plu passablement pendant la guerre, mais nous sommes dans une série d'années pluvieuses, et la pluviosité n'a dépassé en rien celle d'autres années où la guerre ne sévissait pas.

On remarquera qu'en septembre et octobre 1914, mois de grandes batailles, il a peu plu ; en décembre, où le front fut inactif, il plut beaucoup. L'offensive victorieuse de 1918 n'a pas été gênée par la pluie, au lieu qu'après l'armistice il est tombé beaucoup d'eau.

Il faut, disent les météorologistes, renoncer à la croyance que la canonnade augmente la pluie.

LES PRÉNOMS ET LA LOI

A une récente séance de la Société astronomique M. Flammarion annonçait avoir reçu une lettre d'un des sociétaires lui relatant, entre autres choses, avoir donné des noms astronomiques à ses quatre enfants. Ses deux fils ont reçu les prénoms de Rigel et Ariel ; ses deux filles, ceux de Véga et d'Alcyone. Pourquoi pas, au fait ? Rigel est un nom qui se porte au moins aussi bien que celui de Pantaléon ou Hilarion, et Véga est certainement plus avenant qu'Austreberte. Ce qu'il faut noter, c'est que ces noms ont été enregistrés à l'état civil, à Talence, ce qui prouve qu'on n'a pas à la mairie de Talence l'esprit étroit qui ne tolère comme prénoms que ceux qui sont portés au calendrier. Car il y a des mairies où ces prénoms auraient certainement été refusés comme n'étant pas réglementaires.

Cette question des prénoms est délicate. Car il y a des parents qui, pour des raisons à eux seuls connues, affublent leur progéniture de prénoms que celle-ci, plus tard, trouve déplaisants ou ridicules.

Ne conviendrait-il pas de donner invariablement à l'enfant plusieurs prénoms, dont au moins un usuel, classique, répandu ? Il aurait plus tard la ressource de choisir parmi eux celui qui lui plaît le plus. Il a bien quelque droit à avoir une opinion sur la matière.



La
Crème**TEINDELYS**

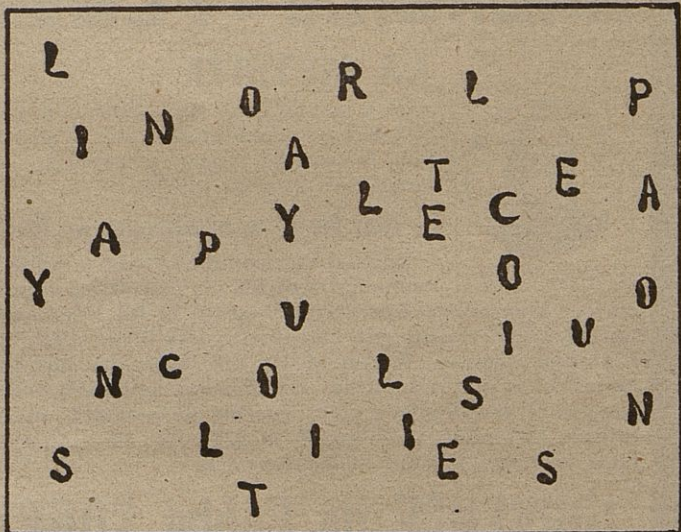
donne un teint de lys

CRÈME
TEINDELYSConserve la
fraîcheur de la jeunesseEmbellit,
efface les ridesPoudre, 4 fr.; 1^{re}, 5 fr. — Crème,
grand modèle, 9 fr.; 1^{re}, 10 fr. 70;
petit modèle, 5 fr.; 1^{re}, 6 fr. 20. —
Savon, 4 fr.; 1^{re}, 5 fr. — Eau, 10 fr.;
1^{re}, 13 fr. — Bain, 4 fr.; 1^{re}, 5 fr. —
Lait, 12 fr.; 1^{re}, 15 fr.

Aucun envoi contre remboursement.

Produits scientifiques
pour
l'hygiène rationnelle
de la peau
(épiderme et derme).**ARYS**3, rue de la Paix
PARIS**Un jour viendra****Parfum
d'Arys**3, rue de la Paix
PARIS**Extrait
Lotion
Poudre
Eau**Le flacon
de Lalique: 30 fr.
Franco contre
mandat poste
de 33 fr.**UN JOUR VIENDRA...****NOS CONCOURS****CONCOURS N° 49**

UN FRANC ET SOIXANTE-CINQ CENTIMES



Il s'agit de trouver un proverbe. Placer dans ce rectangle 1 fr. 65 représentés par une pièce de 1 fr., une pièce de 50 cent., une pièce de 10 cent. et une pièce de 5 cent. (ces deux pièces en cuivre). Les lettres placées en dehors des pièces, mais seules celles touchant les bords, forment des mots.

Essayez donc de découvrir ce proverbe.

COMBIEN RECEVRONS-NOUS
DE RÉPONSES JUSTES POUR
CE CONCOURS ?Les solutions seront reçues
jusqu'au 17 avril 1919 et les
résultats publiés dans notre
numéro du 8 mai 1919.**LISTE DES PRIX :**

1 ^{er} PRIX..	Une montre..	Valeur : 60 fr.
2 ^e ..	Une blouse lingerie..	25 "
3 ^e ..	Une glace Louis XV	20 "
4 ^e ..	Un coffret Simon	15 "
5 ^e et 6 ^e ..	Un flacon Coudray	10 "
7 ^e et 8 ^e ..	Une boîte dentifrice	8 "
9 ^e et 10 ^e ..	Un rasoir "Flem"	5 "

CONCOURS N° 42**RÉSULTATS :**

Le proverbe à trouver était :

BON CAPITAINE FAIT BON SOLDAT

Nous avons reçu pour ce concours 4.359 réponses justes.

LES CONCURRENTS SE CLASSENT COMME SUIT :

1^{er} PRIX : 25 fr. en espèces.

M. F. DUVIVIER, 36, nouv. quart., Haine-St-Paul (Belgique). (Éc. : 9.)

2^e PRIX : 15 fr. en espèces.

M. R. DU TERTRE, 15, place du Palais, Avignon (Vaucluse). (Éc. : 12.)

DU 3^e AU 10^e PRIX : 5 fr. en espèces.M^{me} J. TESCOU, 12, rue Cadet, Paris. (Écart : 31.)M. L. BOTTIN, Secrétaire, bureau du Trésorier, 75^e d'Infanterie, Romans (Drôme). (Écart : 37.)

M. G. DUCREUX, 107, rue Emmanuel-Liais, Cherbourg. (Écart : 89.)

M. J. AYCARDI, 5, rue des Courts-Sillons, Villiers-sur-Marne (Seine-et-Oise). (Écart : 143.)

M^{me} L. VEIJON, à Arces (Yonne). (Écart : 147.)

M. V. GUY, 29 ter, rue Joachim-du-Bellay, Angers. (Écart : 156.)

M^{me} ROINAT, 31, faubourg d'Egarande, Rive-de-Gier. (Écart : 166.)

M. G. DECOSTER, Catillon (Oise). (Écart : 240.)

LIRE A LA PAGE II DES ANNONCES :

**Quelques détails importants sur
la POCHETTE SURPRISE**

Pochette Surprise

BON N° 34^e SérieA découper et à coller
sur le
Bulletin de demande.**CONCOURS N° 49****BON DE CONCOURS**

A découper et à coller sur la feuille de concours.

CONFECTIONNEZ VOUS-MÊMES vos IMPERMÉABLES



POUR
MESSIEURS, DAMES,
ENFANTS,
CIVILS & MILITAIRES
et réalisez ainsi
une économie de 75 à 100 %

Nous vous fournirons
GRATUITEMENT
la marche à suivre, les
PATRONS nécessaires pour
établir vous-mêmes et sans
la MOINDRE DIFFICULTÉ,
sans connaissance spéciale,
n'importe quelle sorte d'im-
perméable, du plus sobre
au plus élégant.

Dans votre intérêt,
écrivez-nous.
C'est une intéressante
INNOVATION

Nous pouvons livrer
TOUTES SORTES DE
Tissus Imperméables
dans des
conditions exceptionnelles



VÊTEMENTS IMPERMÉABLES
TOUT FAITS ET SUR MESURE
LE PLUS GRAND CHOIX & LA PLUS GRANDE VARIÉTÉ
Catalogue — Planches illustrées
Liasses d'échantillons, gratis et franco

Etablissements "NEW AMERICA"
VILLEFRANCHE-sur-MER (Alpes-Maritimes)
AGENTS DEMANDÉS PARTOUT

Bons de la Défense Nationale

Les Bons de la Défense Nationale offrent toutes les facilités pour effectuer un placement des plus rémunérateurs, qui n'immobilisent les capitaux engagés que pour peu de temps.

C'est un devoir absolu pour tout Français ayant des disponibilités de les employer à l'achat de ces titres : il met ainsi ses économies au service du pays, tout en se ménageant un intérêt très avantageux.

Voici à quel prix on peut les obtenir (intérêt déduit) :

PRIX NET des BONS de la DÉFENSE NATIONALE

MONTANT des Bons à l'échéance	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS			
	1 MOIS	3 MOIS	6 MOIS	1 AN
5 25	—	—	—	5 »
21 »	—	—	—	20 »
100 »	99 70	99 »	97 75	95 »
500 »	498 50	495 »	488 75	475 »
1.000 »	997 »	990 »	977 50	950 »
10.000 »	9.970 »	9.900 »	9.775 »	9.500 »

On trouve les Bons de la Défense Nationale partout : Agents du Trésor, Percepteurs, Bureaux de poste, Agents de Change, Banque de France et ses succursales, Sociétés de crédit et leurs succursales, dans toutes les Banques et chez les Notaires.

LES GALERIES LAFAYETTE

sont
par la transformation et les agrandissements de leurs
Rayons d'ameublement
LA MAISON DE PARIS LA MIEUX ORGANISÉE
pour tout ce qui concerne
LE MOBILIER - LES INSTALLATIONS
LA DÉCORATION ARTISTIQUE

aucune taxe de luxe n'est perçue en sus des prix marqués

LA LIGUE DES NATIONS

Tous les hommes **EST FAITE**
qui le connaissent s'entendent pour
chanter les louanges du

RASOIR APOLLO

Grâce à lui l'hygiène, la coquetterie
et l'économie sont satisfaites
SIMPLEMENT, RAPIDEMENT, SUREMENT
En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros : SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVREURIE
31, rue Pastourelle, Paris

POUDRES & CIGARETTES ESCOUFLAIRE
On n'en trouve donc plus?... Si, PARTOUT
Montrez cette annonce à votre pharmacien

ASTHME Toutes
oppressions
EMPHYSEME — BRONCHITE CHRONIQUE
Boîte d'essai gratuite : 26, Grand'Rue, Lourdes (S.-A.-O.)

Beauté
de la
Chevelure
PÉTROLE
HAHN

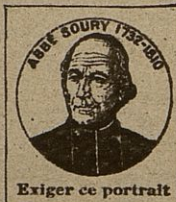


Produit Français.

R. VIBERT
LYON

MALADIES de la FEMME

LA MÉTRITE



Exiger ce portrait

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de Métrite

Celles-ci ont commencé par souffrir au moment des règles, qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées. Elles ont été sujettes aux Maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux idées noires. Elles ont ressenti des Lancements continuels dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible. Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY guérit sûrement, mais à la condition qu'elle soit employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénitine des Dames (2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt).

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibromes, mauvaises suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY, toutes Pharmacies : le flacon, 5 fr.; franco gare 5 fr. 60; les 4 flacons franco contre mandat-poste de 20 fr. adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Ronen. Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Notices contenant renseignements sur demande.

M. KRAMARCZ DANS LES RUINES DE REIMS



Le cardinal a conduit le président Kramarcz à travers les ruines irréparables qui témoignent de la haine jalouse avec laquelle les Boches s'efforçaient d'anéantir jusqu'aux monuments les plus précieux de notre histoire.



M. Kramarcz a pu constater que les bombardements de la cathédrale ne répondaient à aucune nécessité militaire et ne pouvaient se justifier par aucun prétexte : on ne peut voir là autre chose qu'un acte de barbarie.



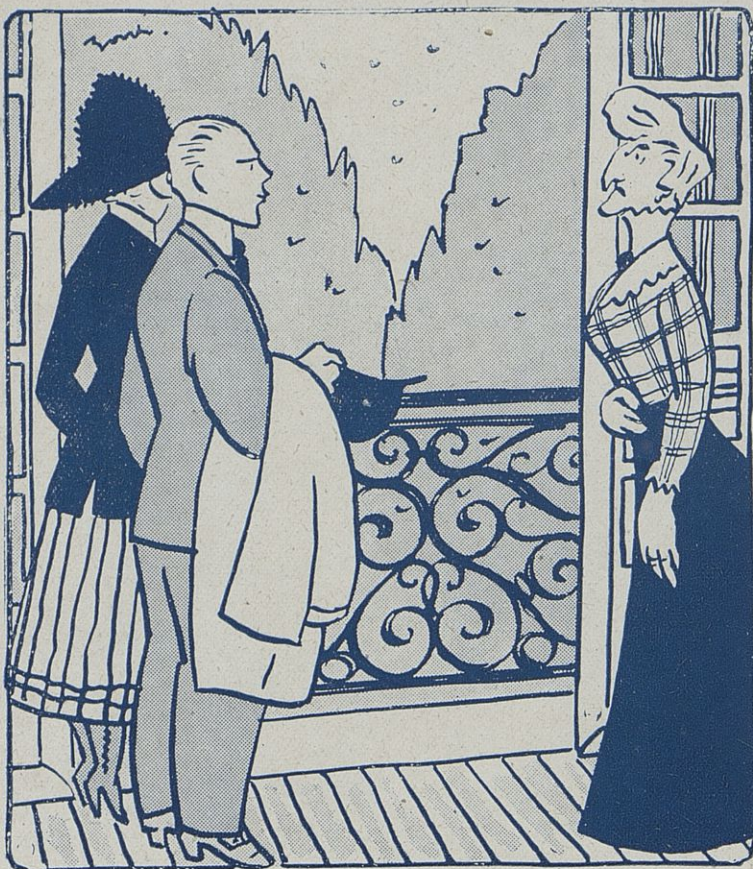
M. Kramarcz, président du conseil des ministres de la république tchéco-slovaque, est depuis quelques semaines en France : il représente le nouvel Etat à la Conférence de la Paix. Il a voulu parcourir quelques-unes des régions de la France saccagées par les barbares ; le 9 mars, il s'était rendu à Reims où le cardinal Luçon lui a fait visiter les ruines de la cathédrale. Voici le vénérable prélat donnant à l'homme d'Etat des explications sur la destruction de la basilique.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 230 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 10 (photo du haut, à droite) et intitulé : « Le mariage de la princesse Patricia. »

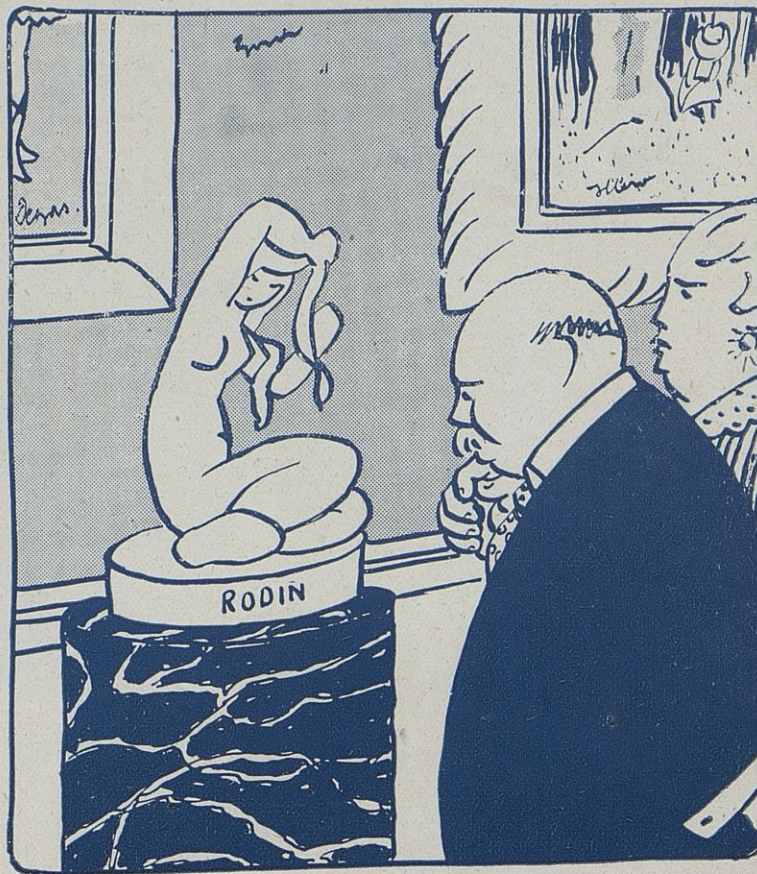
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

SCÈNES DE LA VIE QUOTIDIENNE



POUR LE DEFILE DES TROUPES.

— Deux mille francs la place !... C'est un peu cher, nous irons le voir au cinéma...



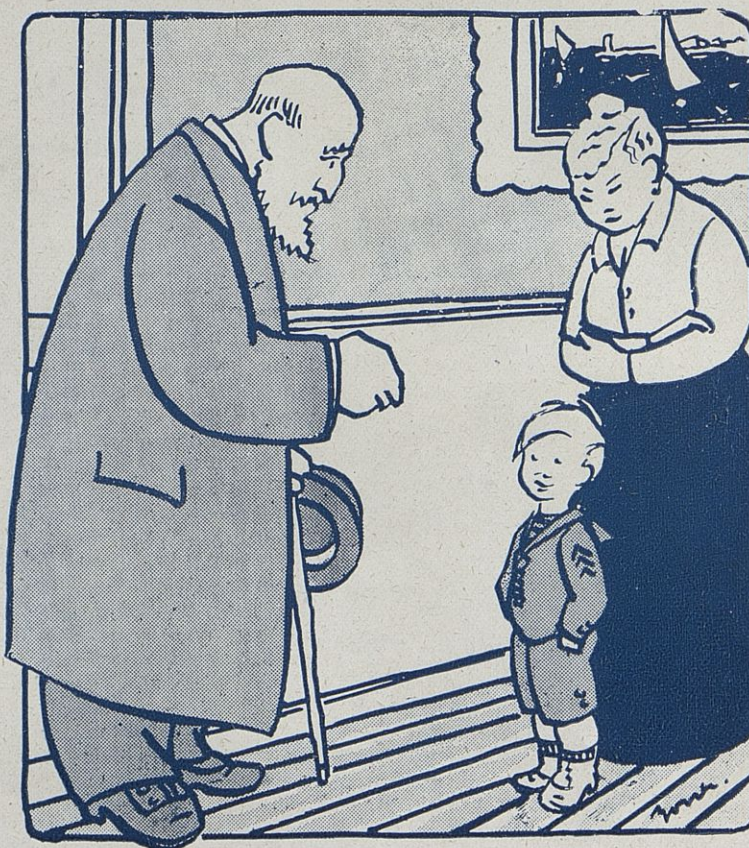
NOUVEAUX RICHES.

— Il paraît qu'on m'a vendu là un faux Rodin...
— Ça ne m'étonne pas ; c'est comme pour les pièces, tu ne fais jamais attention à ta monnaie...



LA VIE CHERE.

— Voyons, garçon, nous ne sommes cependant plus aux jours sans viande ; où est le rosbif que je vous ai commandé ?...
— Là, monsieur, derrière cette lentille...



CEPENDANT, DE MON TEMPS...

— Puisque tu es bien sage, je vais te donner deux sous...
— Deux sous !... Que voulez-vous que je fasse avec ça ???...